

Cahiers LITUANIENS



N°18 - Automne 2019 - 20^e année



Cahiers
LITUANIENS
Cercle d'histoire Alsace-Lituanie

N°18 / 2019
Strasbourg, automne 2019

Revue publiée avec le soutien de
la Fondation Robert Schuman (Paris), de
l'Union Internationale des Alsaciens (Colmar)
et de la Région Grand Est (Strasbourg).

Illustration de couverture :

M.K. Čiurlionis, *Pasaka (Karalių pasaka) / Conte (Le Conte des rois)*.
Toile, tempera, 1909, photo Arūnas Baltėnas
(Nacionalinis M.K.Čiurlionio dailės muziejus)

Directeur de la publication : Philippe Edel

Collaboration éditoriale :

Aldona Bieliūnienė, Liucija Černiuvienė, Marie-Françoise Daire,
Piotr Daszkiewicz, Marie-France de Palacio, Corine Defrance,
Liudmila Edel-Matuolis, Julien Gueslin, Uwe Hecht, Eglė Kačkutė-Hagan,
Ona Kazūkauskaitė, Jean-Claude Lefebvre, Guido Michelini,
Caroline Paliulis, Yves Plasseraud, Aldona Ruseckaitė, Marielle Vitureau,
Bernard Vogler.

Crédits photographiques :

Nacionalinis M. K. Čiurlionio dailės muziejus : p.5, 11, 42
S. ir S. Lozoraičių muziejus, Vytauto Didžiojo universitetas : p.12, 20
Lietuvių išėivijos institutas, Vytauto Didžiojo universitetas : p.17
Dernières Nouvelles d'Alsace : p.25
Vilniaus universiteto biblioteka : p.31, 32
Lietuvos medicinos ir farmacijos istorijos muziejus : p.35
Laura Vansevičienė : p. 43

ISSN 1298-0021

© Cercle d'histoire Alsace-Lituanie / Cahiers Lituaniens, 2019

Maquette et mise en page : Pierre Potier

Impression : Kocher, Rosheim

Dépôt légal : 4^e trimestre 2019

Tous droits réservés

Site web et mise en ligne : Frédéric Cottart

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé en Alsace

Éditorial

Parmi les personnalités les plus emblématiques de la Lituanie – du passé comme du présent – l’immense artiste Mikalojus Konstantinas Čiurlionis reste incontournable. À la fois peintre, compositeur et poète, il couvre un large spectre artistique, alliant modernité et traditions ancestrales au début du XX^e siècle, au seuil de la réapparition de la Lituanie sur la scène européenne. Par le passé, M. K. Čiurlionis fit déjà l’objet de l’intérêt de notre revue, notamment sa vision musicale du monde (Nathalie Lorand, 2002), ses lettres poétiques à *Devdorakėlis* (traduites par Liudmila Edel-Matuolis, 2002), la place de sa peinture dans l’Europe des esprits (Serge Fauchereau, 2012), l’intérêt que portait l’écrivain Romain Rolland à son talent (Bernard Duchatelet et Siegrun Barat, 2013). Cette année, c’est le regard que porte sur l’artiste Danutė Gruzdienė, la conservatrice du bien nommé musée M.K. Čiurlionis de Kaunas et spécialiste de son œuvre picturale, qui nous intéresse, et surtout sur une de ses œuvres les plus marquantes : *le Conte des rois* (en couverture du numéro).

Quatre sujets historiques sont ensuite abordés dans cette livraison. En 1940, alors que le nom de la Lituanie est en train de disparaître de la carte politique mondiale suite à l’annexion soviétique et alors que le pays se retrouve en 1945 derrière le Rideau de fer, une entité institutionnelle poursuit la lutte à l’Ouest pour assurer la pérennité de l’État lituanien jusqu’en 1991 : le Service diplomatique lituanien. Cette extraordinaire aventure nous est décrite par Asta Petraitytė-Briedienė, historienne enseignant à l’université Vytautas-le-Grand à Kaunas. Suit ensuite un portrait de Robert Redslob, un éminent juriste français spécialisé en droit international public, qui s’attacha durant l’entre-deux-guerres à défendre la cause lituanienne, en conseillant notamment le gouvernement lituanien devant les institutions judiciaires internationales. Par ailleurs, trois chercheurs de l’université de Vilnius nous présentent l’histoire de la pliche (*plica polonica*), ce fléau qui frappa pendant plusieurs siècles la Lituanie et la Pologne. Enfin, poursuivant notre série d’articles consacrés au naturaliste L.H. Bojanus, nous analysons sa correspondance récemment retrouvée dans les archives de l’Académie des sciences de Russie à Saint-Petersbourg grâce à l’aide d’Anastasia Fedotova.

Comme de tradition, le numéro s’achève avec une sélection de poèmes – cette fois de Giedrė Kazlauskaitė – présentée en lituanien et dans une traduction française de Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis, et précédée d’une introduction à l’œuvre de la poétesse par Eglė Kačkutė.

Sommaire

	<i>pages</i>
Éditorial	3
Un regard sur M.K. Čiurlionis et le conte des rois <i>Danutė Gruzdienė, conservatrice du fonds M.K. Čiurlionis au Musée national d'art M.K. Čiurlionis, Kaunas</i>	5
Le Service diplomatique lituanien entre 1940 et 1991, l'espoir chevillé au corps <i>Asta Petraitytė-Briedienė, docteur en histoire, Institut de la diaspora lituanienne, Université Vytautas Magnus, Kaunas</i>	12
Robert Redslob (1882-1962) et la « spiritualité jeune, enthousiaste et profondément saine » des Baltes <i>Philippe Edel, Cercle d'histoire Alsace-Lituanie, Strasbourg</i>	25
<i>Plica polonica</i>, de la peste nationale à la mort de la maladie au XIX^e siècle à Vilnius <i>Eglė Sakalauskaitė-Juodeikienė, Dalius Jatuzis, Saulius Kaubrys, chercheurs à l'Université de Vilnius</i>	31
Les lettres de Saint-Pétersbourg de L.H. Bojanus <i>Piotr Daszkiewicz, chargé de mission scientifique, Muséum national d'Histoire naturelle, Paris</i>	39
Giedrė Kazlauskaitė, poétesse et poèmes <i>Introduction par Eglė Kačkutė « Bibliotekos laiptai » (L'escalier de la bibliothèque) « Pokalbis su Vilniaus Gaonu » (Conversation avec le Gaon de Vilnius) Poèmes traduits par Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis</i>	43
Turinys lietuvių kalba - Summary in English	48

Un regard sur M.K. Čiurlionis et le Conte des rois

Danutė Gruzdiėnė

Complexe et aux multiples facettes, l'œuvre du peintre et compositeur lituanien Mikalojus Konstantinas Čiurlionis (1875-1911) marqua l'art non seulement en Lituanie, mais dans toute l'Europe. Mûrie en Lituanie, en Pologne et en Allemagne, l'œuvre de l'artiste est au croisement de différents mouvements artistiques européens de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e. Sa création est à comparer avec celles d'Arnold Böcklin, Odilon Redon, Max Klinger et Edvard Munch.¹ Cependant, en regard des différents courants artistiques de son temps et des circonstances de sa vie, l'artiste se forgea sa propre conception d'expression artistique, dite « à la Čiurlionis » („čiurlionišką“). Certains historiens de l'art le placent parmi les précurseurs de l'art abstrait et comparent ses œuvres à celles de Vassily Kandinsky. Serge Fauchereau, le réputé historien de l'art français, évoque ainsi M. K. Čiurlionis : « *Le peintre qui accomplit ce que personne n'a fait avant lui surpasse son temps [...]. Čiurlionis se distingue des autres. Ses choix sont issus d'une réflexion et non du hasard. C'est un peintre qui pensait à l'avenir de la peinture et proposait des solutions* ».²



Mikalojus Konstantinas Čiurlionis

L'objectif de ce texte est de rappeler succinctement les moments les plus saillants de la vie de l'artiste et de son œuvre avant de présenter une de ses dernières œuvres parmi les plus lituanienes : *Conte (Le Conte des rois)*.

M.K. Čiurlionis naquit le 22 septembre 1875 dans la petite ville de Varėna, au sud de la Lituanie, dans la famille de l'organiste Konstantinas Čiurlionis et d'Adelė (Marija Magdalena) Radmanaitė-Čiurlionienė. Trois ans plus tard, la famille déménagea pour vivre à Druskininkai, ville balnéaire connue pour ses eaux thermales et minérales même au-delà de la Lituanie. À Druskininkai naquirent et grandirent encore huit autres enfants. Le foyer où régnaient la lecture et la musique vécut très modestement.

C'est dans cette ville que le jeune Čiurlionis fréquenta l'école et, à la maison, grâce à son père, il acquit ses premières connaissances musicales : dès l'âge de cinq ans, il apprit à jouer du piano sans connaître le solfège, et à l'âge de

¹ Andriušytė-Zukienė R., *M.K. Čiurlionis: tarp simbolizmo ir modernizmo*, Vilnius, 2004, p. 7.

² Fauchereau S., *Septynios meno dienos / Kadaisė Čiurlionis*, Vilnius, 2001 II 2, Nr. 5, p. 7.

sept ans, à lire les notes.³ Dès l'enfance, toute la fratrie savait jouer du piano. Mikalojus Konstantinas jouait également de l'orgue. Son penchant précoce vers un développement esthétique de l'imagination est lié aux contes et légendes racontés par la mère, aux chansons populaires lituaniennes chantées par ses deux parents, et à la nature et aux beaux paysages des environs de Druskininkai.

Grâce à un ami de la famille, le docteur Josef Markiewicz, le jeune Mikalojus Konstantinas fut admis, dès l'âge de quatorze ans, à l'école de l'orchestre du palais du prince Mykolas Oginskis à Plungė. Il y suivit un enseignement général et musical, chanta à la chorale de l'école, apprit à jouer de la flûte dont il joua lors des concerts de l'orchestre princier, commença à composer sa propre musique et peignit. L'orchestre interpréta même ses œuvres musicales dédiées au prince Oginskis. Le talentueux jeune homme attira l'attention du prince qui lui apporta son soutien matériel pour qu'il puisse poursuivre des études à l'Institut de musique de Varsovie.

De 1894 à 1899 à Varsovie, M.K. Čiurlionis suivit les cours de piano des professeurs Tadeusz Brzezicki et Antoni Sygietyński et les classes de composition et d'instrumentation de Zygmunt Noskowski, les cours de contrepoint, fréquenta ceux de théorie de la musique et composa plusieurs œuvres musicales. Indépendamment, il étudia les sciences naturelles, l'astronomie, la cosmologie, la minéralogie, l'histoire, la psychologie, la philosophie et même la numismatique.⁴ Son frère Stasys mentionne aussi son intérêt pour les mathématiques, la physique et la chimie, les concepts de mécanique céleste d'Emmanuel Kant et de Pierre-Simon de Laplace, les travaux d'astronomie de Camille Flammarion, et les œuvres littéraires de Victor Hugo, Henrik Ibsen, Fiodor Dostoïevski et Edgar Poe.⁵ C'est lors de ses études à Varsovie que son camarade de classe Eugeniusz Morawski devint son plus proche ami.

Ses études à l'Institut de musique furent sanctionnées par un diplôme de compositeur. En 1900 à Varsovie parut sa première œuvre musicale – *Nocturne fis-moll* (Nocturne en fa dièse mineur) – et un an plus tard, le premier poème symphonique *Miške* (Dans la forêt). Entre l'automne 1901 et l'été 1902, il étudia au Conservatoire royal de Leipzig. Il y fréquenta la classe du professeur Carl Reinecke, pour apprendre la composition et l'instrumentation, et celle du professeur Salomon Jadassohn pour le contrepoint. Lors de ses études à Leipzig, il manifesta un grand intérêt pour les méthodes expérimentales du psychologue Wilhelm Wundt et fréquenta ses cours sur la compréhension visuelle et les problèmes esthétiques. Les lettres du jeune compositeur de cette époque, adressées à ses amis et aux proches, témoignent de son

³ Čiurlionis S., M.K. Čiurlionis. *Mikalojaus Konstantino Čiurlionio gyvenimo bruožai*, Kaunas, 1938, p. 11.

⁴ Andriusytė-Zukienė R., M.K. Čiurlionis: *tarp simbolizmo ir modernizmo*, Vilnius, 2004, p. 7.

⁵ Galaunė P. M.K. Čiurlionis, Kaunas, 1938, p. 12-13.

intérêt grandissant pour l'art et la peinture. Le 19 décembre 1901, il écrit de Leipzig à son ami Morawski : « ... j'achète un tube de peinture blanche et un mètre de toile et je peins tous les jours fériés. Je ne pense pas que tu vas me blâmer pour cela. Je fais suffisamment de musique et que ferais-je donc d'autre pendant ces dix jours ». ⁶ Quelques jours plus tard, dans une lettre adressée le 22 décembre à son frère Stasys, il écrit : « Aujourd'hui, j'ai eu ma fête : j'ai peint quelque chose qui ressemble au petit lac de Druskininkai mais je n'ai pas réussi car le ciel est presque devenu allemand, je m'en veux. Cependant je ne perds pas l'espoir que mes futures peintures seront meilleures ». ⁷ Après le décès du prince Oginskis en 1902, le peintre ne put plus, par manque de ressources, poursuivre ses études. Il obtint néanmoins le certificat de fin d'études de professeur du Conservatoire royal de Leipzig. De retour à Varsovie, Čiurlionis s'inscrivit aux cours de dessin. C'est à cette période qu'il découvrit sa passion pour la peinture qui deviendra petit à petit sa vocation première.

Ses premières œuvres reflètent les différentes recherches de Čiurlionis qui l'amènent à trouver ses propres moyens d'expression qui le distinguent des autres peintres. Suite à son travail dans la classe du professeur Jan Kauzik à Varsovie, il peint ses premiers tableaux symbolistes (*Symphonie des funérailles*, cycle de 7 tableaux, 1903). Même si son père et ses amis le pressent constamment pour qu'il n'abandonne pas la musique, celle-ci occupe désormais la deuxième place tout en restant un moyen de gagner sa vie.

Dans sa recherche pour affermir sa maîtrise de nouvelles formes d'expression, Čiurlionis travaille sans relâche. En 1904, il est admis à la nouvelle École des beaux-arts dirigée par Kazimierz Stabrowski et se voue désormais à la peinture.

Parmi les professeurs de cette école de peinture travaillèrent, en tant que professeurs, des artistes reconnus tels que Konrad Krzyżanowski, Karol Tychy, Ferdynand Ruszczyc, Xawery Dunikowski. Les enseignants étaient assez jeunes et avaient presque tous le même âge que Čiurlionis, ce qui favorisa le développement de relations particulièrement amicales. Pour l'artiste en devenir, les échanges avec ses condisciples et les professeurs, notamment Stabrowski et Ruszczyc, ainsi que l'atmosphère créative de l'école étaient très importants. ⁸ Lors de ses études, Čiurlionis était déjà apprécié pour l'originalité de sa création et, lors des expositions d'œuvres d'étudiants, il gagnait fréquemment les meilleurs prix.

Les premières années d'études aboutirent à une importante production : de 110 à 140 tableaux et études. Le peintre travailla surtout le pastel. Dans les

⁶ M.K. Čiurlionis, lettre à Eugeniusz Morawski. Leipzig, 19 décembre 1901, *Nacionalinio M.K. Čiurlionio dailės muziejaus fondas*. Čl 1.

⁷ M.K. Čiurlionis, lettre à Stasys Čiurlionis, Leipzig, 22 décembre 1901, *Nacionalinio M.K. Čiurlionio dailės muziejaus fondas*. Čl 1.

⁸ Andriūšytė-Žukienė R., *M.K. Čiurlionis: tarp simbolizmo ir modernizmo*, p. 53.

œuvres de la première période dominèrent les représentations de la nuit, du crépuscule et du coucher de soleil. Elles respirent le mystère de ces moments entre chien et loup, l'élégie de la nature et les motifs d'émotions inexplicables de l'homme. Le peintre aimait le principe „d'animation“ symbolique. Des formes de la nature ou d'objets tels que les montagnes, les cloches, les nuages, la cime des arbres prennent ainsi souvent dans ses œuvres la forme de silhouettes humaines ou animales. Le peintre évite les images concrètes ; il généralise les formes et joue sur l'ambivalence des éléments représentés, souvent inobservables à première vue.

Une nouvelle période de création commence chez Čiurlionis en 1905-1906. Le cycle des 13 tableaux *Création du monde* témoigne du début de cette période de maturité dans la création chez le peintre. De plus en plus souvent, il utilise la technique de tempera, lui permettant d'avoir plus de liberté dans les couleurs et de nuances dans les touches de pinceau. Dans ses œuvres, l'artiste abandonne les sujets littéraires et le symbolisme direct pour passer au symbolisme plutôt abstrait et à la plastique expressive.

Au printemps 1906, Čiurlionis participe à l'exposition des travaux des écoles d'art de Russie qui se tient à l'Académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg et où sont également présentées les œuvres des étudiants de l'École des beaux-arts de Varsovie. Au courant de l'été de la même année, l'artiste participe à la II^e exposition annuelle de l'école de Varsovie. Au début de 1907, il envoie ses œuvres à la *Première exposition d'art lituanien* à Vilnius. Son organisation fut un grand événement dans l'ancien grand-duché qui démontrait la prise de conscience culturelle de l'intelligentsia nationale. La même année, l'artiste déménage de Varsovie à Vilnius et, dans une de ses lettres, déclare « *qu'il sera ferme dans ses résolutions de dédier ses œuvres passées et futures à la Lituanie* ». ⁹ De 1907 à 1909, Čiurlionis est très productif tant en peinture qu'en composition de musique (il compose en 1907 sa symphonie *La mer*). Plus tard, il aide à l'organisation de la *Deuxième exposition d'art lituanien* à Vilnius et à Kaunas en 1908 et à la *Troisième* en 1909. À Vilnius, il dirige les chorales de l'association *Vilniaus Kankliai* et *Rūta* pour lesquels, afin d'enrichir leur répertoire, il harmonise des chansons populaires lituanienes. Il participe souvent aux concerts en tant que pianiste. Avec sa future épouse, la femme de lettres Sofija Kymantaitė, il prévoit de composer un opéra, *Jūratė*, pour lequel il compose la musique et peint les esquisses des décors. Cependant, il devient de plus en plus difficile pour lui d'assurer leur vie matérielle car un artiste si novateur n'avait presque aucune chance d'être reconnu à Vilnius à cette époque. Dans sa recherche d'un environnement artistique plus favorable et dans le but de participer à d'importantes et significatives expositions, Čiurlionis décide de partir à Saint-Petersbourg. Il espère

⁹ Čiurlionis M.K., *Apie muziką ir dailę / Laiškas broliui Povilui*, Vilnius. 1960, p. 192.

pouvoir entrer dans la vie artistique de la capitale impériale, montrer ses œuvres dans un contexte plus large, voir quelles sont les possibilités de s’y implanter. À Saint-Petersbourg, il est en contact avec les Lituanais qui y résident déjà, tels que Juozas Tallat-Kelpša, Juozas Zikaras, Česlovas Sasnauskas. Il fait également connaissance avec des personnalités-clés du Saint-Petersbourg artistique de l’époque, à savoir Mstislav Doboujinski et Alexandre Benois. Grâce à leurs recommandations, il peut participer à des expositions de l’Union des artistes russes et de la société *Mir iskoustva* (Monde de l’art). Une exposition personnelle est aussi organisée dans les locaux du journal *Apollon*. Cependant les attentes d’une pleine reconnaissance ne se réalisent que partiellement. Ses créations, à la fois symboliques et avant-gardistes, suscitent des polémiques. « *Si l’influent membre de Mir iskoustva qu’était Alexandre Benois le qualifia de „génie vivant“, d’autres le considéraient comme un symboliste hors du temps et ne comprenaient ni sa musique ni sa peinture* ». ¹⁰

La vie à Saint-Petersbourg est compliquée et épuisante pour M.K. Čiurlionis. Fouetté par le feu permanent de la création et poursuivant à la fois plusieurs projets différents, il travaille avec acharnement tout en luttant contre la misère du quotidien. En 1909, à côté d’autres créations, il peint sa plus grande composition : *Rex*. L’œuvre a exigé énormément de tensions, d’efforts intellectuels et de désespoirs. Ainsi, et de manière insolite, s’achève l’œuvre du peintre passant au thème cosmique. Selon ses mots, il lui fallut pour cela « *travailler 24 à 25 heures par jour* ». Cela brise définitivement sa santé déjà très fragile. À l’automne 1909, M.K. Čiurlionis tombe gravement malade et, le 10 avril 1911, le peintre quitte le monde qu’il imaginait « *comme une grande symphonie* ».

Conte (Le Conte des Rois)

Lors de ses études dans la classe de Kazimierz Stabrowski, Čiurlionis découvre l’esthétique de l’art populaire grâce à la collection que possédait l’école des beaux-arts. En 1907, à son retour en Lituanie, il se met ainsi à s’intéresser plus profondément à cet art et à la mythologie lituanienne. La création populaire, à savoir les contes, légendes, chansons, et les sensations que réveillent en lui les phénomènes naturels, constitue pour lui comme une sorte de plénitude spirituelle. Le code folklorique de la culture lituanienne fait partie de sa vision du monde et devient le ressort du réveil de son imagination artistique. Dans un de ses articles sur l’art populaire lituanien, Čiurlionis écrit : « *Il devrait être le fondement de notre art ; de cet art devrait émerger le style originel lituanien ; il est notre fierté car la beauté qu’il contient en soi est*

¹⁰ Andriušytė-Zukienė R. *M.K. Čiurlionis: tarp simbolizmo ir modernizmo*, p. 13.

pure, authentique et exceptionnellement lituanienne. »¹¹ En 1909, il peint à Saint-Petersbourg des tableaux remplis d'esprit néoromantique : *Motif de cimetières*, *Cimetières lituaniens* et *Conte (Le Conte des rois)*. Le *Conte* (dont la version tempera sur toile de 1909 est reproduite en couverture) n'est pas ordinaire : deux rois géants tiennent dans leurs mains une ferme de village en pleine lumière. Le tableau exprime des contenus à sens différents : élévation culturelle de la nation illustrée par les idées de libération nationale, vitalité mystérieuse de la nature nocturne, éternité cosmique de la vie humaine, coexistence du présent et du passé.¹² Par la composition de l'œuvre, il est manifeste qu'il s'agit d'un conte, non seulement par les personnages principaux mais aussi par la forêt fantastique et le fond du tableau. D'énormes arbres, quelque peu intimidants à l'instar des créatures mystérieuses reliées par les branches tordues, encadrent et, dans le fond, ferment la « scène » en séparant les rois et la petite ferme des étoiles du ciel, de l'oiseau en vol et du château. La composition à trois plans successifs accuse le contraste des lignes et des tons et exprime la dramatisation symbolique. Les lignes des arbres et la verticalité des troncs divisent le ciel en plusieurs espaces dans lesquels se déroulent des événements importants sur le fond de ciel éclairé par des lucioles.

En plein milieu du tableau, sur un tronc incurvé et sur une branche qui s'élève à l'arrière, montent de petits personnages vers la gauche, l'un regardant prudemment vers le bas, d'autres étant figés en position d'observation en levant les bras. Plus loin, à gauche vole un oiseau, et entre les troncs à l'arrière-plan se profile un palais aérien ajouré ou peut-être un temple, au-dessus duquel grandit, traversant presque tout le tableau, une branche qui porte une suite de petits châteaux et la silhouette d'une ville.¹³ Čiurlionis guide le regard curieux du spectateur à partir des éléments les plus forts vers des objets de plus en plus petits et mystérieux pour faire revenir son regard vers de nouveaux espaces avec l'intention de le ramener vers le point central de départ. C'est ainsi que le peintre entame la dernière période de sa création, marquée par des compositions harmonieuses et claires, remplies de légendes, de mythes et de symboles.

Le peintre Antanas Žmuidzinavičius, dans ses mémoires sur M.K. Čiurlionis, a écrit ce que le peintre lui avait dit au sujet du tableau *Conte (Le Conte des Rois)* : « *Deux rois sont sortis dans la forêt. Mais, toi, mon frère, ne pense pas que c'étaient deux simples rois et que c'était une forêt. Tout cela est magique et grandiose. La forêt est telle que sur les branches des arbres peuvent s'installer de grandes villes avec palais et tours. Et tout ceci sur des branches. Imagine quelles sont les branches. Si les branches sont telles, comment doivent*

¹¹ Čiurlionis M.K., *Apie muziką ir dailę*, Vilnius, 1960, p. 279.

¹² Landsbergis V., *Visas Čiurlionis*, Vilnius, 2018, p. 365.

¹³ Landsbergis V., *Čiurlionio dailė*, Vilnius, 1976, p. 268.

être les arbres pour avoir de telles branches ! Et comment est la forêt avec de tels arbres ! C'est dans une telle forêt que se promènent tout simplement ces deux rois. Mais quels rois, tu peux le comprendre. Leur tour de taille est égal à la circonférence des troncs des arbres, ou encore plus large. Pareil pour leur hauteur. Evidemment, ce sont des géants. Ils portent des habits nationaux majestueux, avec leurs fières couronnes...



M.K. Čiurlionis, *Pasaka (Karalių pasaka) / Conte (Le Conte des rois)*, papier, encre de Chine, lavis, 1908

La forêt est sombre, noire. Ils se promènent et ils cherchent. Ils cherchent d'où, dans cette forêt sombre, vient la lumière. Et ils trouvent par terre, entre les puissants troncs noirs, un tout petit objet qui reflète la lumière du soleil. L'un des rois prend cet objet radiant dans la paume de ses mains et tous les deux le regardent et s'étonnent. Que cela peut-il être ? Ils sont ignorants. Ces grands rois ne le comprendront jamais. Et pourtant c'est si simple. C'est un village lituanien comme nous en connaissons nous tous. Ce village illumine le monde de sa culture lituanienne originale. Sauf qu'ils ne le comprennent pas. »¹⁴

L'artiste lui-même ne fut pas enclin à expliquer le sens des symboles qu'on peut rencontrer dans ses œuvres. Il ne nous a laissé aucune information claire sur ses idées créatives, sur ses œuvres particulières, leurs contenus et idées. *Conte (Le Conte des Rois)* est ainsi la seule œuvre munie d'explications claires et poétiques de son auteur. Dans la création de l'artiste, Čiurlionis s'intéresse exclusivement à la haute vocation de l'homme et à sa destinée, comme il l'écrivit dans son journal : « Il faut avoir la lumière avec soi, portée en soi pour éclairer dans le noir tous ceux qui sont sur la route, pour que ceux-là, en la voyant, trouvent eux-mêmes la lumière en leur fond intérieur et qu'ils puissent poursuivre leur chemin ... »¹⁵

Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis

¹⁴ Galaunė P., M.K. Čiurlionis. Žmuidzinavičius A. / Žiupsnelis atsiminimų, Kaunas, 1938, p. 81-82.

¹⁵ Landsbergis V., Mikalojus Konstantinas Čiurlionis. Žodžio kūryba, Vilnius, 1997, p. 35.

Le Service diplomatique lituanien entre 1940 et 1991, l'espoir chevillé au corps

Asta Petraitytė-Briedienė

Après avoir conquis son indépendance lors de la Première guerre mondiale, la République de Lituanie a pu poser ses fondements pendant près de deux décennies (1918-1940). Ce furent des années de lutte diplomatique sans relâche pour la reconnaissance de l'État lituanien et de ses frontières. Lors de la Seconde guerre mondiale, le pays fut annexé* par l'Union soviétique, puis occupé par l'Allemagne nazie et à nouveau annexé par les Soviétiques. La Lituanie a retrouvé son indépendance seulement un demi-siècle plus tard. Alors que le nom de Lituanie avait été effacé de la carte politique mondiale et que le pays se retrouvait derrière le Rideau de fer sous un joug oppressif, une entité institutionnelle poursuivit la lutte pour assurer la pérennité de l'État : le Service diplomatique lituanien (*Lietuvos diplomatinė tarnyba*, par la suite LDT). Durant toute la période soviétique, les diplomates lituaniens continuèrent à exercer leurs activités sous la direction de l'ancien ministre des Affaires étrangères Stasys Lozoraitis (1898-1983), désigné Chef du LDT



Stasys Lozoraitis père, en 1934

(LDS), puis, après sa mort, par Stasys Antanas Bačkis (1906-1999), qui suspendit son mandat le 6 septembre 1991. Le maintien de l'activité du LDT après l'annexion soviétique se fondait sur un télégramme envoyé à toutes les représentations lituaniennes à l'étranger par le dernier ministre des Affaires étrangères, Juozas Urbšys, deux semaines avant l'invasion du pays : « *S'il devait nous arriver ici une catastrophe, tenez pour chef du reste de notre diplomatie à l'étranger Lozoraitis, avec pour premier adjoint Klimas et pour deuxième Šaulys.* »¹

La catastrophe arriva lorsqu'en juin 1940 l'Union soviétique occupa respectivement les 15, 16 et 17, la Lituanie, la Lettonie et l'Estonie, violant ainsi les accords de paix signés par elle-même vingt ans plus tôt. En une journée (le 21 juillet), les Soviétiques mirent en scène des élections « démocratiques » pour des Diètes « populaires » dans les trois territoires occupés et, début août, incorporèrent de force les pays baltes au sein de l'URSS. Au début, la situation

n'apparaissait pas aussi tragique qu'elle ne l'était en réalité. Les mêmes services publics, banques, journaux continuaient à fonctionner et le corps diplomatique étranger resta en place. Le chef du nouveau pouvoir lituanien prosoviétique, Justas Paleckis, signait les documents officiels en tant que président de la République de Lituanie et, au sein du nouveau gouvernement, siégeaient des personnalités dont les noms étaient familiers aux Litvaniens.² Le ministre des Affaires étrangères Urbšys avait été simplement « libéré » de ses fonctions et remplacé par un personnage public connu, à savoir le doyen Vincas Krėvė-Mickevičius, écrivain et professeur à l'université Vytautas-le-Grand. Cependant, c'était « une révolution par le haut »³ dont les agissements masquaient une annexion rampante et une manipulation bien rodée pratiquée par les Soviétiques pour conquérir des pays indépendants.

Avant que la Lituanie ne soit « entrée volontairement » au sein de l'Union soviétique en août 1940, les diplomates litvaniens en poste à l'étranger observèrent silencieusement l'évolution de la situation, tout en refusant sous divers prétextes – pour raisons de santé par exemple – de rentrer au pays. Les diplomates avaient vite compris ce qui s'y passait. Ils ne pouvaient cependant pas protester contre leurs propres autorités, tant que la Lituanie restait officiellement indépendante.

Après « l'adhésion » à l'URSS, les diplomates litvaniens en poste dans les pays libres, sous l'impulsion du LDT dirigé par Lozoraitis, commencèrent à présenter des notes de protestation auprès des gouvernements de leur résidence, en leur indiquant qu'ils ne reconnaissaient pas la Lituanie soviétique et son nouveau gouvernement et qu'ils restaient fidèles à la République de Lituanie indépendante.⁴ La réaction du ministre des Affaires étrangères imposé par les Soviétiques ne tarda pas. Dès le 14 août 1940, il publia une *Liste des personnes pour lesquelles la décision a été prise de les déchoir de la nationalité lituanienne, de leur interdire de retourner en Lituanie et de confisquer leurs biens.*⁵ Y figuraient ceux des diplomates Kazys Škirpa, Bronius Kazys Balutis, Kazimieras Graužinis, Vytautas Jonas Gylys, Stasys Lozoraitis, Povilas Žadeikis, Stasys Girdvainis, Jurgis Šaulys. Peu de temps après, sur injonction du Commissaire du peuple aux affaires étrangères de l'Union soviétique, l'ensemble du corps diplomatique des pays étrangers en poste en Lituanie (désormais déclarée par les nouveaux maîtres *République socialiste soviétique de Lituanie* ou RSSL) fut tenu de quitter le pays. Le même processus commença à l'étranger : tous les postes diplomatiques litvaniens furent liquidés. Si rien ne s'opposait à la suppression des représentations se trouvant en zone sous contrôle soviétique, il en était autrement pour les diplomates litvaniens en poste dans les autres pays, où ils tentèrent de protester et d'ignorer les injonctions des Soviétiques. Sous menaces de mort, les diplomates litvaniens quittèrent les bâtiments diplomatiques, en emportant cependant documents et archives. Quant aux immeubles et biens immobiliers de l'État

lituanien, ils furent remis à la disposition, non pas des Soviétiques mais des autorités des pays de résidence, habituellement aux ministères des Affaires étrangères qui, eux, les transmettaient aux Soviétiques. Ainsi, le chef du LDT Lozoraitis, alors ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Rome, vida le bâtiment de la représentation dont il remit les clés au ministère italien des Affaires étrangères. Il est vrai qu'une année plus tard, suite à l'invasion de l'Union soviétique par le III^e Reich, les diplomates lituaniens récupérèrent le bâtiment pour une courte période, avant d'être obligés de le quitter à nouveau à la demande des autorités italiennes. En 1945, les Soviétiques accaparèrent définitivement le bâtiment⁶ et le chef du LDT, avec sa famille, emménagea à la représentation auprès du Saint-Siège. À Paris, la préfecture de police exigea également des diplomates lituaniens, lettons et estoniens qu'ils lui remettent les clés de leurs légations. C'est ainsi qu'ont été exécutées les exigences d'un pays tiers, en l'occurrence l'Union soviétique.⁷ Les diplomates de Lituanie, tout comme ceux de Lettonie et d'Estonie, se retrouvèrent sans État, sans ministère de tutelle, sans ressources. En insistant sur le fait que la question des pays baltes était désormais close,⁸ l'Union soviétique demanda également de suspendre l'activité des postes diplomatiques lituaniens aux États-Unis, qui cependant ne cédèrent pas à cette pression.⁹ La première réaction des autorités américaines face à l'annexion de la Lituanie, de la Lettonie et de l'Estonie fut pragmatique : les réserves d'or et de devises des trois pays baltes déposées aux États-Unis, d'un montant s'élevant entre 12 et 13 millions de dollars, furent gelées.¹⁰ Cette décision, « *d'une rapidité déconcertante* » selon Stasys Bačkis¹¹, fut prise le 15 juillet 1940, soit avant même la demande des Soviétiques de leur remettre ces fonds (le 20 juillet).¹² Quelques jours tard, le 23 juillet, intervint la célèbre déclaration du secrétaire d'État par intérim des États-Unis Benjamin Sumner Welles portant sur la non-reconnaissance de l'annexion des pays baltes.¹³ Cette déclaration devint « le fil conducteur » du LDT. Plus de quarante ans plus tard, Bačkis confirma dans une interview que cette position des États-Unis devait beaucoup aux diplomates américains en poste dans les pays baltes avant l'annexion : « *Owen Norem, John C. Wiley et Walter Leonard, qui avaient vu de leurs propres yeux tous les événements de 1940, informèrent leur gouvernement de tous les agissements fourbes des Soviétiques* ». ¹⁴

Pour le reste du monde, l'annexion de la Lituanie n'était pas de la première importance face aux événements de la Seconde guerre mondiale.¹⁵ Quand en juin 1941 les Soviétiques furent chassés de Lituanie par l'Allemagne nazie, la situation pour le LDT devint délicate. Contrairement au monde libre, pour lequel le III^e Reich devint l'ennemi numéro un et l'URSS progressivement le futur allié, pour la Lituanie les deux pays lui étaient hostiles, la Russie soviétique devenant même son ennemi numéro un. La déclaration du Gouvernement provisoire de Lituanie du 23 juin 1941 fut un pas politique de première

importance. Elle précisait que la Lituanie ne reconnaissait aucun pouvoir étranger sur son territoire et rappelait que son objectif sur le plan international était de rétablir un État indépendant, tant du III^e Reich que de l'Union soviétique (En octobre 1943, la revue de référence *Foreign Affairs*, évoquant la résistance des Lituanais contre les nazis et les Soviétiques, releva : « *Le gouvernement formé à Kaunas n'aura survécu que quelques jours. Il fut balayé par les autorités militaires allemandes et ses membres arrêtés. Ni la Lettonie, ni l'Estonie n'ont pu profiter d'un tel brin d'indépendance. L'invasion allemande des pays baltes ne changera rien d'autre que les maîtres* »¹⁶).

Malgré l'état de guerre dans le pays, les diplomates lituanais continuèrent à servir leur État. Ainsi, le LDT s'acquitta régulièrement des cotisations à la Société des Nations, comme un État indépendant. C'était un geste de pragmatisme et d'espoir avec l'idée qu'une fois la guerre terminée, la Lituanie retrouverait son indépendance et rejoindrait à nouveau la communauté internationale. Le LDT fondait ses espoirs sur la Charte de l'Atlantique, c'est-à-dire la déclaration publiée le 14 août 1941 sur les principes de la nouvelle politique mondiale d'après-guerre. Les « parrains » de la Charte – le président des États-Unis Franklin D. Roosevelt et le premier ministre de Grande-Bretagne Winston Churchill – y avaient déclaré que « *chaque pays a le droit de disposer de lui-même. Les droits souverains et la gouvernance libre des nations annexées de force doivent être rétablis.* »¹⁷ La Déclaration des Nations unies (qui tire son origine de la Charte de l'Atlantique) fut signée le 1^{er} janvier 1942 par vingt-cinq pays. Parmi les signataires figure l'URSS, l'agresseur de la Lituanie. Ces documents servirent de base à l'ambassade de Lituanie à Washington durant les premières années de l'après-guerre, lorsqu'elle s'adressait au département d'État américain pour défendre les droits de la Lituanie à la liberté et à l'indépendance. Par la suite, il était devenu clair que, sans le déclarer, ces documents avaient plus une portée d'ordre moral que de contrainte.¹⁸

Les plus grands espoirs pour le LDT pendant la guerre portèrent sur la future Conférence de la Paix, à l'instar de celle qui se tint après la Première guerre mondiale. La conférence si attendue se déroula du 29 juillet au 15 octobre 1946, suivie d'autres réunions. Ces « portes » de la liberté furent cependant closes pour les Lituanais. Ainsi, « *les grandes démocraties occidentales, privilégiant leurs propres intérêts, non seulement ne défendirent pas l'indépendance des trois petits pays baltes, mais sacrifièrent aussi les peuples de ces pays à la terreur du bolchevisme. Les espoirs placés pendant plus de cinq ans sur les États-Unis et la Grande-Bretagne furent pratiquement brisés. Toutefois, les leaders des démocraties occidentales, conscients que l'opinion publique mondiale n'accepterait pas leur complaisance envers l'Union soviétique bolchevique, se réservèrent une certaine marge dans leurs décisions. Washington et Londres décidèrent ainsi de prendre à leur charge les ambassades baltes* ».¹⁹ Rappelons qu'avant l'annexion du pays, la Lituanie avait seize ministres plénipotentiaires

et ambassadeurs extraordinaires qui la représentaient dans 27 pays.²⁰ Après 1940 et à la fin de la Seconde guerre mondiale, toutes les représentations diplomatiques lituaniennes se trouvant géographiquement derrière le Rideau de fer, comme dit plus haut, furent liquidées. Celles qui survécurent, bien que privées de liens avec leur État, continuèrent à fonctionner de manière autonome seulement aux États-Unis, en Grande-Bretagne, au Saint-Siège, en Argentine, au Brésil et en Uruguay, avec maintien de leur reconnaissance officielle. En France, un poste diplomatique fut également maintenu, mais sans reconnaissance formelle ni tacite. Plus tard, les Lituaniens eurent l'autorisation de disposer de représentants en Allemagne et en Colombie. Subsistèrent également deux consulats généraux à New York et Toronto, deux consulats à Chicago et São Paulo, et plusieurs consulats honoraires. La liste du personnel du LDT comprenait une vingtaine de noms. Une partie des diplomates lituaniens se retirèrent à cause de l'expropriation de leurs représentations par les Soviétiques ou de la perte de reconnaissance de la Lituanie par le pays d'accueil. D'autres partirent dans le cadre d'une stratégie de diminution du personnel diplomatique définie par le LDT pour des raisons financières. Pendant presque cinquante ans, les diplomates reconnus subsistèrent grâce aux réserves d'or de l'État lituanien qui, comme mentionné plus haut, avaient été gelées et conservées par les États-Unis. Durant la dernière décennie, le LDT fut aussi soutenu financièrement par le Service diplomatique letton.

Nonobstant l'absence de cadre institutionnel (sans État) et de champs d'action habituels (sans lien avec leur pays), les diplomates lituaniens représentaient un État rayé *de facto* de la carte politique internationale mais subsistant *de jure*. Selon le diplomate Povilas Žadeikis en poste aux États-Unis, « *aussi bien pour Londres et que pour Washington, la Lituanie existe ; il y a des ministres accrédités, il y a des consuls. Ils sont les représentants légaux de la Lituanie (...)* Vous ne pouvez pas imaginer de quel trésor il s'agit, ces restes de pouvoir et à quel point les Soviétiques voudraient couper ce fil. »²¹

Dans chacune des ambassades lituaniennes reconnues du monde libre travailla un binôme de diplomates : Bronius Kazys Balutis et Vincas Balickas (Londres), Povilas Žadeikis et Juozas Kajeckas (Washington), Kazimieras Graužinis et Anatolijus Grišonas (Argentine et Uruguay), Stasys Antanas Bačkis et Jurgis Baltrušaitis Jr (France), S. Girdvainis et, officieusement Stasys Lozoraitis Jr ** (Saint-Siège). Dans les consulats sauvegardés déjà mentionnés, ce furent Jonas Budrys et Anicetas Simutis (New York), Petras Povilas Daužvardis et Juzefa Ruktytė-Daužvardienė (Chicago), Geraldas Grand-Siute et Vytautas Jonas Gylys (Toronto), Fricas Meieris²² (Rio de Janeiro). Quand le premier diplomate décédait, son collègue occupait son poste. Dans plusieurs cas, le poste diplomatique fut fermé au décès du dernier représentant. Ce fut le cas en Uruguay et au Brésil. Des postes furent également clos lorsque le pays d'accueil, sous pression de l'Union soviétique, rompait les

relations diplomatiques, comme en Suisse et en Argentine. Ce schéma de fonctionnement du personnel du LDT, constitué encore à l'époque de la guerre, fut appliqué sans modification pendant près de 50 ans. L'ambassade de Lituanie à Washington fait figure d'exception. Y travaillaient en binôme les diplomates Žadeikis et Kajeckas. Au décès du premier, Kajeckas prit sa succession et Bačkis vint de France pour le seconder. À la disparition de Kajeckas, Bačkis



Le Service diplomatique lituanien réuni à Paris en 1947. De gauche à droite : Povilas Žadeikis, Stasys Lozoraitis, Stasys Bačkis, Eduardas Turauskas, Jurgis Šaulys, Bronius Kazys Balutis

se vit assister par Lozoraitis Jr, venu de Rome (notons qu'après le décès de Baltrušaitis Jr en France, Bačkis dut néanmoins revenir à Paris.)²³ Rien d'étonnant à cela, car les diplomates de Lituanie, de Lettonie et d'Estonie considéraient leurs ambassades et consulats aux États-Unis comme les postes les plus importants. C'est là qu'ils pouvaient apporter une contribution à la grande politique mondiale, dans l'ombre d'une des superpuissances. L'ambassade de Lituanie à Washington est aujourd'hui le poste diplomatique à l'étranger le plus ancien en activité. Cette reconnaissance diplomatique signifie que la République de Lituanie de l'entre-deux-guerres n'avait pas été oubliée et continuait à exister dans l'espace politique de certains États.

Prudents et méfiants, les membres du Service diplomatique lituanien ne laissaient jamais les bâtiments de leurs représentations sans surveillance. Au moins un agent du LDT y était toujours présent.²⁴ Le fils du diplomate lituanien Vladas Žilinskas se souviendra beaucoup plus tard de sa vie en Suède : « *Mes parents subirent des persécutions de la part d'agents soviétiques. Ils recevaient souvent des menaces par téléphone ou étaient bousculés dans la rue, heurtés à l'épaule "par hasard". La vie s'éclaircit seulement lorsque nous sommes arrivés aux États-Unis en 1953* ». ²⁵ Par peur de nuire à son statut en s'absentant de son poste, et seulement après avoir reçu une garantie du département d'État américain²⁶, Žadeikis ne se rendit que deux fois sur le Vieux Continent, en 1947 et 1952. En 1960, le chef du LDT Lozoraitis, devenu le représentant de la Lituanie en France, continua à résider à Rome, tant pour des raisons financières que par prudence, sachant que « *l'installation à Paris aurait attiré l'attention des Soviétiques* »²⁷. Pour cause de difficultés financières également, des consulats durent être fermés et les déplacements réduits. Bien qu'ayant travaillé en parfaite entente pendant cinquante ans, les diplomates du LDT ne

purent jamais se réunir tous ensemble au même lieu. Ainsi, le consul général honoraire de Lituanie à Los Angeles, Julius Jonas Bielskis, ne rencontra jamais de son vivant le chef du LDT Lozoraitis.

Avec la guerre froide, il ne resta plus à la Lituanie, à l'instar des pays du Bloc de l'Est, qu'à espérer la chute de l'empire soviétique,²⁸ qui suscitait paradoxalement plus de peur que d'espoir à l'Ouest, vu la quantité d'armes nucléaires détenues par l'URSS.²⁹ Dans ce contexte, le conseil donné par les Occidentaux aux diplomates du LDT se résumait ainsi : « *Restez tranquilles et ne faites pas de vagues pour ne pas nuire à nos relations avec les Russes.* »³⁰ Cette situation d'isolement obligea le LDT à trouver des solutions autonomes. Encore en septembre 1940, plusieurs diplomates lituaniens restés actifs en Europe occidentale, à savoir Lozoraitis, Klimas, Škirpa et Girdvainis, se réunirent à Rome, puis certains d'eux encore une fois à Berne, en vue de créer un Comité national de Lituanie (*Lietuvos tautinis komitetas*) ayant pour objectif de « *coordonner le travail de tous les Lituaniens pour le rétablissement de la Lituanie indépendante et, tant que la Lituanie sera occupée, prendre soin des affaires de l'État lituanien et de la Nation* ». ³¹ Après bien des tâtonnements et recherches prudentes, les diplomates lituaniens achoppèrent à plusieurs reprises pour trouver un pays qui accepte d'accueillir un gouvernement en exil ou apporte au moins un soutien moral à leur Comité national. C'est ainsi que le Comité disparut déjà durant la guerre. En vue de maintenir néanmoins la pérennité de l'État lituanien, le LDT s'appuya sur lesdits Actes de Kybartai : lors de sa fuite de Lituanie, le président Antanas Smetona séjourna à Berne, où il signa le 23 novembre 1940 un document nommé Premier acte conformément à la Constitution de Lituanie, qui fut antidatée au 15 juin 1940 (le jour où il quitta le pays par le poste-frontière de Kybartai). Dans ce document, il démettait de ses fonctions le dernier premier ministre de la Lituanie indépendante, Antanas Merkys, ainsi que le conseil des ministres formé par lui, et nommait au poste de premier ministre Stasys Lozoraitis. Dans un Deuxième acte, il désigna Lozoraitis comme président par interim.³² Les 19 et 20 septembre 1945, le LDT informa par écrit les dirigeants des Nations unies, de Grande-Bretagne, de France et des États-Unis de ses pouvoirs conférés par les Actes de Kybartai. Il ne reçut aucune réponse.

Se retrouvant hors du champ diplomatique traditionnel, le LDT dut trouver des solutions originales. Ses membres activèrent leurs anciens contacts professionnels et privés noués avant la guerre, s'appuyant sur eux et cherchant de nouveaux contacts pouvant les aider dans leur activité. Ainsi, le chef du LDT rencontra régulièrement les diplomates américains en résidence à Rome et à Londres.³³ Il fut aussi bien accueilli au ministère des Affaires étrangères en France. À Paris, Stasys Antanas Bačkis faisait régulièrement appel à ses anciennes connaissances d'avant-guerre pour avoir des informations de l'ambassade des États-Unis à Moscou.³⁴

Une autre activité du LDT fut de porter secours aux compatriotes de part et d'autre du Rideau de fer. Dans l'immédiat après-guerre, en collaboration avec les organisations internationales comme la Croix-Rouge et en liaison avec la diaspora lituanienne, ils servirent d'intermédiaires et fournirent des aides diverses : vêtements, médicaments, argent, transmission de correspondance. La diaspora lituanienne s'adressait à eux dans les recherches des personnes disparues. Les diplomates continuèrent à délivrer des passeports et pièces d'identité aux réfugiés, certifièrent leurs diplômes d'études et leurs certificats de mariage, prirent part à des audiences de tribunal, servirent d'interprètes. Ils étaient utiles pour les pays d'accueil, comme par exemple en Colombie. Ce pays n'eut pas de relations diplomatiques avec la Lituanie avant 1940. *«Cependant, après l'annexion de la Lituanie, avec l'arrivée massive des migrants lituaniens dans les pays de l'Amérique latine, il était nécessaire de nommer un diplomate pouvant régler les affaires des Lituaniens en Colombie»*.³⁵ Ainsi, en 1953, le chef du LDT Lozoraitis nomma Stasys Sirutis, ancien fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères, consul honoraire en Colombie.³⁶

Les diplomates lituaniens se préoccupèrent tout particulièrement de leurs compatriotes réfugiés dans des camps de « personnes déplacées » (DP) d'Europe occidentale afin qu'ils ne soient pas expédiés vers l'Union soviétique où ils auraient été menacés de déportation ou de mort. Clandestinement, ils apportèrent également de l'aide à leurs collègues déportés en Sibérie.³⁷ Ainsi, cette poignée de diplomates, hors de leurs tâches propres, assurait les fonctions de plusieurs institutions d'État.

Une des armes du Service diplomatique lituanien dans sa lutte contre les « occupants » du pays fut de tenir sans relâche un discours libre et ouvert qui s'adresse au plus grand nombre. Cela se concrétisa d'abord par un « travail de publication ». Ainsi, les ambassades et consulats lituaniens publièrent articles, brochures, bulletins, livres, ouvrages de référence, traductions. Cette activité fut complétée par un « travail de représentation » : discours commémoratifs lors de manifestations officielles, allocutions, entretiens à la radio, félicitations écrites et orales, organisation de réceptions, participation à des cérémonies, etc. Enfin, un « travail d'information » fut mené, sous forme notamment de notes rédigées grâce aux contacts maintenus avec des dissidents clandestins de Lituanie et adressées aux dirigeants étrangers sur la situation politique en Lituanie et dans d'autres pays de la zone d'influence soviétique (Pologne, Hongrie, Tchécoslovaquie). Par ailleurs, le LDT adressait systématiquement des notes aux ministres des Affaires étrangères des États-Unis, de Grande-Bretagne et de France lorsqu'ils devaient participer à des conférences avec l'Union soviétique. C'était une manière de rappeler, mieux qu'en tapotant sur l'épaule, que leur nation existait toujours et qu'elle restait captive. Ce travail constant et régulier des diplomates lituaniens a contribué à élargir les failles du Rideau de fer avant sa chute.



Les ambassadeurs d'Estonie, Lituanie et Lettonie avec le président des États-Unis à la Maison-Blanche à Washington le 11 septembre 1991. De gauche à droite : Ernst Rudolf Jaakson (Estonie), George Bush (USA), Stasys Lozoraitis Jr (Lituanie), Anatols Dinbergs (Lettonie)

La lutte des diplomates lituaniens fut soutenue à travers le monde par leurs compatriotes en exil. Ce sont eux qui, durant plus de trois décennies, tenaient des pancartes demandant la liberté et l'indépendance pour la Lituanie, adressaient des pétitions aux dirigeants des grands pays pour leur demander de ne pas faire oublier l'existence de leur nation européenne captive. Cette « diplomatie du peuple », par son action sur le terrain,

servit d'appui au LDT. Ainsi, lorsque le Saint-Siège eut l'intention de rompre ses relations diplomatiques avec la représentation lituanienne en 1958 (le diplomate Girdvainis ne pouvant pas présenter de nouvelles lettres de créance pour le renouvellement de son mandat³⁸) ou quand l'Australie voulut reconnaître l'annexion de la Lituanie en 1974, ces deux décisions furent suspendues, suite aux centaines de lettres et télégrammes de protestation envoyés par la diaspora lituanienne. Un des objectifs, voire le seul, de toutes les organisations lituaniennes créées en Occident après la Seconde guerre mondiale était la libération de la Lituanie et l'aide à leur pays. Il y avait plusieurs moyens d'y parvenir : la diffusion d'informations, l'établissement de relations avec des institutions du pays (parlement, partis politiques, etc.) ainsi qu'avec les organisations internationales. Face à la mansuétude exprimée par des collègues étrangers envers la situation du LDT, Lozoraitis Jr déclara un jour que sa « mission est même plus intéressante, car il y a moins de travail administratif et de paperasse, moins de tâches diplomatiques traditionnelles, mais plus d'improvisation et de liberté d'action, plus de solutions originales, de recherches de nouveaux outils diplomatiques. »³⁹ Lozoraitis Jr, sous surveillance étroite des services de la sécurité d'État soviétique, à savoir du KGB, fut considéré comme ayant « de très larges relations dans les domaines politique, intellectuel et culturel international. »⁴⁰ Selon des notes documentées du KGB, Lozoraitis Jr rencontrait souvent le pape Jean Paul II et connaissait personnellement Zbigniew Brzezinski, le proche conseiller du président des États-Unis.⁴¹

Au cours des décennies qui passaient, le travail des diplomates lituaniens au sein du LDT devenait un fardeau de plus en plus difficile, à cause de leur situation spécifique et de leur âge. Leurs ressources diminuant constamment, ils vivaient très modestement et ne pouvaient quitter leurs postes qu'en cas de

décès, car les pays d'accueil ne voulaient pas reconnaître de nouveaux représentants qui n'auraient pas travaillé en service diplomatique avant l'annexion du pays. Les diplomates semblaient être « prisonniers de la profession » tout en vivant dans un monde libre. Le département d'État des États-Unis fit une seule exception en reconnaissant la nomination de Stasys Lozoraitis Jr, en tant que conseiller de l'ambassade de Lituanie à Washington, signée par son père, chef du LDT, quelques semaines avant sa mort. À cette occasion, le diplomate avait dit : « *Je suis prêt à faire face à l'arrêt éventuel de notre financement. Mais je vais me battre par principe pour son maintien. Cependant, même sans crédit, je garantirai la poursuite de l'activité de l'ambassade. Je vais suivre le conseil d'un fonctionnaire du département d'État "de regarder les affaires de Lituanie avec hauteur" : on s'est défendu contre les Rouges, on saura se défendre des autres.* »⁴² Après le rétablissement de l'indépendance du pays, Lozoraitis Jr deviendra le premier ambassadeur de la Lituanie libérée aux États-Unis.

La perestroïka qui vint après la période de stagnation en Union soviétique demanda de nouveaux défis au LDT. « L'empire du Mal » changea de visage : le leader soviétique Mikhaïl Gorbatchev, aux yeux des hommes politiques occidentaux, passait pour un héros positif. Dès 1988, Lozoraitis Jr avertit « *qu'il est important que les États-Unis ne désarment pas trop rapidement pour que les Soviétiques, par ruse, ne puissent se renforcer. Nous devons tous, y compris nous Litvaniens, rester vigilants. Il faut également ne pas oublier que les Soviétiques ont toujours été enclins à duper. Et même aujourd'hui, à l'heure de la perestroïka initiée par Gorbatchev.* »⁴³ Il fallait donc faire beaucoup plus d'efforts face à cette nouvelle perception de l'URSS qui risquait d'éclipser la question de l'indépendance de la Lituanie. Par ailleurs, sur la scène politique internationale continuait à dominer la peur que la chute de l'Union soviétique soit un problème plus grave que l'actuel *statu quo* : lors de la guerre froide, nombreux étaient ceux en Occident à penser, que malgré la brutalité et l'injustice du régime soviétique, celui-ci assurait paix et stabilité en Europe de l'Est.⁴⁴ Pour le Service diplomatique lituanien, ce revirement dans les relations internationales était un nouveau défi, car dans ce contexte il lui était beaucoup plus délicat de brandir le drapeau de son État.

Toujours est-il que, dans sa lutte diplomatique pour la liberté, l'indépendance et la reconnaissance de la Lituanie, le LDT possédait une « arme » irréfutable, à savoir le mot « continuité ». Dans ce contexte, il est essentiel que l'Acte du 11 mars 1990 ait annoncé, non pas la création de la République de Lituanie, mais le rétablissement de son indépendance. Déjà en 1949, le Chef du LDT Lozoraitis soulignait que la continuité sert de fondement à l'existence de l'État et de ses droits.⁴⁵

Malgré la déclaration du rétablissement de l'indépendance, le LDT n'a cependant pas cessé son activité, ni suspendu ses pouvoirs. Lozoraitis Jr déclara qu'il n'était pas possible de transformer la représentation en ambas-

sade parce que « *la Lituanie a besoin d'être reconnue juridiquement.* »⁴⁶. Par ailleurs, il n'était pas possible « *de déclarer de manière officielle au département d'État américain que je relève du gouvernement lituanien. Si je l'avais affirmé, je n'aurais plus été reconnu.* »⁴⁷ À cette époque, l'indépendance de la Lituanie était en effet particulièrement fragile. Progressivement, les relations avec l'Union soviétique se détérioraient. Le Conseil suprême de la République de Lituanie craignant des actions violentes de la part du pouvoir à Moscou et étant dans l'impossibilité d'agir, il conféra des pouvoirs extraordinaires à Lozoraitis⁴⁸. Face à la stratégie des dirigeants de l'URSS envers la Lituanie, Lozoraitis appela les Lituanien à répondre aux intimidations par la dignité, l'unité et la fermeté, ainsi que par le calme contre les provocations, et sans accepter « *aucun compromis qui pourrait faire revenir les pays baltes au XIX^e siècle* »⁴⁹. Le LDT accompagnait le ministère des Affaires étrangères de la République de Lituanie rétablie qui souffrait d'un manque de diplomates de carrière. C'est ainsi que l'ancienne et la nouvelle diplomatie se rencontrèrent. Une nouvelle bataille diplomatique les attendait tous pour la reconnaissance de la Lituanie. Les événements tragiques du 13 janvier 1991 viendront plus tard. C'est seulement le 11 février 1991 qu'un premier État – l'Islande – reconnut le rétablissement de l'indépendance. Il lui fallut du courage et de la détermination car, durant ces années de bouleversements entre 1988 et 1991, l'attitude des démocraties occidentales envers la Lituanie et ses voisines baltes et les changements en cours, fut ouvertement réservée, malgré quelques actions de soutien sous forme de « diplomatie invisible ». Dix-huit mois après la déclaration du rétablissement de son indépendance et après le soi-disant putsch de Moscou à la fin de l'été 1991, la Lituanie pouvait enfin constater, *de facto* et *de jure*, que la lutte diplomatique avait été remportée. Du 24 août au 3 septembre 1991, il y eut en effet de la part des Occidentaux comme un torrent de reconnaissances de la République de Lituanie, avec renouvellement ou établissement de relations diplomatiques.

Le 6 septembre 1991, alors que l'Union soviétique venait de reconnaître la Lituanie, le chef du Service diplomatique lituanien mit enfin fin à ses fonctions et en informa ses collègues, les autres membres du LDT, et le ministre des Affaires étrangères de la République de Lituanie, Algirdas Saudargas.⁵⁰ Parmi les premiers ambassadeurs nommés par la République de Lituanie à nouveau indépendante figurent des diplomates qui avaient commencé leur carrière diplomatique avant 1940 ou œuvré au sein du LDT. Le premier ambassadeur auprès des Nations unies fut ainsi Anicetas Simutis, qui résidait à New York depuis 1936, le premier auprès du Royaume-Uni, Vincas Balickas, en poste à Londres depuis 1938 ; quant au premier ambassadeur auprès des États-Unis, ce fut Stasys Lozoraitis Jr, qui travaillait avec son père depuis 1944.

Si le Service diplomatique lituanien survécut toutes ces années, c'est d'une part grâce à la politique de non-reconnaissance de l'annexion de la Lituanie

menée par les États occidentaux, d'autre part grâce au fait que l'or et les réserves de devises de la Lituanie gardés dans les banques des États-Unis purent servir au financement du LDT et grâce enfin à la responsabilité morale des membres du LDT. Selon Stasys Lozoraitis Jr, « *les diplomates lituaniens qui ont travaillé pendant de si longues années dans des conditions particulièrement dures ne le firent pas par intérêt personnel. Si cela n'avait pas été le cas, le Service diplomatique lituanien n'aurait plus existé depuis longtemps* ». ⁵¹

Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis

* Selon la tradition historique française, on distingue *l'annexion*, qui est le rattachement administratif d'un territoire ou d'un État à un autre, de *l'occupation* où ce territoire se trouve placé sous une domination militaire étrangère (NdE).

** Stasys Lozoraitis Jr (1924-1994) est le fils homonyme du Chef du LDT Stasys Lozoraitis (1898-1983).

Notes originales de l'auteur :

¹ Duplicata du télégramme du ministre des Affaires étrangères J. Urbšys sur la nomination de S. Lozoraitis comme chef de la diplomatie lituanienne (LDŠ), Lietuvos centrinis valstybės archyvas (LCVA), f. 668, ap. 1, b. 1, l. 3.

² Petraitytė-Briedienė Asta, *Lietuvos diplomatinės tarnybos šefas Stasys Lozoraitis (1940-1983)*, Vilnius: Versus aureus, 2012, p. 44.

³ Senn Alfred Erich, *Lietuva 1940: revoliucija iš viršaus*, Vilnius: Lietuvos gyventojų genocido ir rezistencijos tyrimo centras, 2009, p. 214–215.

⁴ Petraitytė-Briedienė Asta, *Lietuvos diplomatinės tarnybos šefas Stasys Lozoraitis (1940-1983)*, Vilnius: Versus aureus, 2012, p. 116.

⁵ Sąrašas asmenų, kuriems nutarta atimti Lietuvos pilietybę, uždrausti grįžti Lietuvon ir konfiskuoti turtus (Liste des personnes pour lesquelles la décision a été prise de les déchoir de la nationalité lituanienne, de leur interdire de retourner en Lituanie et de confisquer leurs biens). 629. *Vyriausybės žinios*, 1940 m. rugpjūčio 15 d., nr. 725, p. 629.

⁶ Vaišvilaitė Irena, « Villa Lithuania: Lietuvos diplomatinės atstovybės Romoje pastato klausimas », *Lietuvos diplomatija XX amžiuje: Lietuvos diplomatinės tarnybos 80-mečiui ir Lietuvos užsienio reikalų ministro Stasio Lozoraičio vyresniojo 100-osiomis gimimo metinėms skirtos konferencijos pranešimai*, sud. Vytautas Žalys, Raimondas Lopata, Česlovas Laurinavičius, Vilnius: Vaga, 1999, p. 169.

⁷ Jonušauskas Laurynas, *Likimo vedami: Lietuvos diplomatinės tarnybos egzilyje veikla (1940–1991)*, Vilnius: Lietuvos gyventojų genocido ir rezistencijos tyrimo centras, 2003, p. 72.

⁸ 1943 г. марта 11, Лондон.: Из дневника И. М. Майского о беседе с А. Идендом, СССР и Литва в годы второй мировой войны, Vilnius: Lietuvos istorijos instituto leidykla, 2012, t. 2, p. 655.

⁹ 1942 г. мая 25, Лондон.: Телеграмма В. М. Молотова И. В. Сталину о поправке к статье 5 и о намерении посоветовать Идену ликвидировать посольства трех прибалтийских республик, *ibid*, p. 579.

¹⁰ Kraujelis Ramojus, *Lietuva Vakarų politikoje: Vakarų valstybių nuostatos Lietuvos okupacijos ir aneksijos klausimu 1940–1953 metais*, Vilnius: Vilniaus universiteto leidykla, 2008, p. 31–32.

¹¹ Bačkis Stasys Antanas, *Lietuvos diplomatinė tarnyba (1940 06 15 – 1990 03 11)*, Vilnius: Vilniaus pedagoginio universiteto leidykla, 1999, p. 8–9.

¹² 1940 г. августа 12, Москва: Из дневника С. А. Лозовского. Прием поверенного в делах США Торстонаэ, СССР и Литва в годы, p. 114–115.

¹³ Bačkis Stasys Antanas, *Lietuvos diplomatinė tarnyba...*, p. 8–9.

¹⁴ Aretis priklausio ryžtingiesiems. Pokalbis su nepriklausomos Lietuvos atstovu dr. S. A. Bačkiu Vašingtone, *Tėvishės žiburiai*, 1982 m. vasario 18 d., nr. 8 (1671), p. 1.

¹⁵ Kraujelis Ramojus, *Lietuva Vakarų politikoje: Vakarų valstybių...*, p. 29.

¹⁶ Lietuvos generalinio konsulato Niujorke parengta spaudos apžvalga, 1943 m., Vytauto Didžiojo universiteto Lietuvių išeivijos institutas (toliau – VDU LIJ), f. 34, A. Simučio archyvas.

¹⁷ *Lietuvių enciklopedija*, Bostonas: Lietuvių enciklopedijų leidykla, 1953, t. 1, p. 353.

¹⁸ Kraujelis Ramojus, *Lietuva Vakarų politikoje: Vakarų valstybių...*, p. 53–54.

¹⁹ Skirius Juozas, *Lietuvių visuomenininkas ir diplomatas Bronius Kazys Balutis (1880–1967): tėvynei paaukotas*

- gyvenimas*, Vilnius: Vaga, 2001, p. 565.
- ²⁰ *Užsienio reikalų ministerijos žinyras*, Kaunas: Šviesa, 1939, p. 69–97.
- ²¹ Lietuvos pasiuntinybės Vašingtone *pro memoria*, 1942 m. sausio 7 d., LCVA, f. 648, ap. 2, b. 190, s. 50–51.
- ²² En 1943, le président Smetona, quittant l'Europe en guerre pour les États-Unis en passant par l'Amérique du Sud, nomma Frikas Meieris (1893-1965), résidant alors à Rio de Janeiro, comme chargé d'affaires au Brésil (fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort). C'était encore une exception diplomatique dans l'histoire du LDP.
- ²³ Pour éviter le statut d'émigrant, il fallait disposer de documents diplomatiques valables pouvant être prorogés. Le cardinal Audrius Juozas Bačkis, diplomate auprès du Saint-Siège, put s'appuyer sur son ancien contact au sein du service politique du ministère français des Affaires étrangères, alors ambassadeur de France auprès du Vatican, pour que le Chef du LDT puisse revenir à Paris avec le statut de diplomate. Pour cela, le ministère des Affaires étrangères de France avait tout simplement renouvelé sa carte diplomatique. Texte de l'entretien de l'auteur avec le cardinal Bačkis, le 7 février 2014, Vilnius.
- ²⁴ Texte de l'entretien de l'auteur avec Antanas V. Dundzila, 10 septembre 2014, Kaunas.
- ²⁵ Žilinskas Raimondas, *Amerika susitaikė su netektimis: elitinės žiniasklaidos kamantinėjamas lietuvis mano, jog Irakas nekėlė grėsmės pasauliui, kol šioje šalyje dirbo Jungtinių Tautų ginklų inspektorai*: pokalbis su lietuvių kilmės JAV biologinių ginklų ekspertu dr. R. Žilinsku, kalbėjosi Gediminas Stanišauskas, *Kauno diena*, 2004 m. vasario 28 d., Nr. 48 (17205), p. 1, 7.
- ²⁶ Jonušauskas Laurynas, *Likimo vedami: Lietuvos diplomatinės tarnybos...*, p. 177.
- ²⁷ *Ibid.*, p. 274.
- ²⁸ Pabaltijo kraštai bus išlaisvinti suirus sovietų imperijai (Les Pays baltes retrouveront leur liberté quand l'empire soviétique s'effondrera), *Draugas*, 1957 m. gegužės 21 d., nr. 119, p. 1.
- ²⁹ Rosati Jerel A., *The Politics of United States foreign policy*, Belmont: Thomson Wadsworth, 2004, p. 12.
- ³⁰ Entretien de l'auteur avec le cardinal Audrius Juozas Bačkis. 7 février 2014, Vilnius.
- ³¹ Jonušauskas Laurynas, *Likimo vedami: Lietuvos diplomatinės tarnybos...*, p. 342.
- ³² Gerutis Albertas, „Kybartų aktai“..., *Aidai*, 1976 m. balandžio mėn., nr. 4 (289–304), p. 168–169.
- ³³ Petraitytė-Briedienė Asta, *Lietuvos diplomatinės tarnybos šėfas...*, p. 179.
- ³⁴ Entretien de l'auteur avec le cardinal Audrius Juozas Bačkis. 7 février 2014, Vilnius.
- ³⁵ Jonušauskas Laurynas, *Likimo vedami: Lietuvos diplomatinės tarnybos...*, p. 242.
- ³⁶ *Ibid.*
- ³⁷ Les diplomates lituaniens tombés entre les mains des Soviétiques furent arrêtés, emprisonnés et déportés (J. Urbšys, T. Petkevičius, P. Klimas) ou exécutés (Vytautas Valdemaras Carneckis, Kazys Bizauskas). Résider hors du pays ne sauvait pas non plus les diplomates : en 1943, Klimas fut arrêté en France occupée. Six mois plus tard, il fut transféré en Lituanie où il avait été libéré. En 1945, il fut incarcéré par les Soviétiques, condamné à 10 ans de prison et déporté. Il reviendra en Lituanie en 1954. Un autre diplomate, Eduardas Jatulis, en résidence à Harbin (Mandchourie) de 1939 à 1945, suite à l'invasion soviétique, fut arrêté, transféré en Lituanie et emprisonné pour le motif qu'en 1940 il avait refusé d'obéir aux autorités soviétiques et continua d'exercer les fonctions de consul de Lituanie. En 1946, Jatulis fut transféré à Sverdlovsk (Union soviétique) et condamné à 10 ans de prison. Le diplomate revint en Lituanie en 1955 mais ne survécut qu'un an.
- ³⁸ À cet effet, le Vatican « inventa » la nouvelle fonction „reikalų vedėjas“ (chef des affaires). Entretien de l'auteur avec le cardinal Audrius Juozas Bačkis. 7 février 2014, Vilnius.
- ³⁹ Entretien de l'auteur avec l'ambassadeur Rimantas Morkvėnas, 15 février 2013, Kaunas.
- ⁴⁰ Anušauskas Arvydas, « Taikinos – Lietuvos diplomatinė tarnyba », *Darbai ir dienos*, Kaunas: Vytauto Didžiojo universiteto leidykla, 2002, nr. 30, p. 253.
- ⁴¹ *Ibid.*
- ⁴² Lettre de S. Lozoraitis Jr à V. Balickas concernant le président du VLIK *pro memoria* relatif à l'entretien avec Barkley Ward au sujet du Service diplomatique lituanien, 25 juin 1969, VDU LII, f. 2, ap. 7, b. 88, l. 1.
- ⁴³ *Pro memoria* de S. Lozoraitis Jr, représentant de Lituanie à Washington, Nr. 144, 10 mars 1988, LCVA, f. 656, ap. 2, b. 50, l. 23.
- ⁴⁴ Gureckas Algimantas P., « Lietuvių bendruomenės santykiai su lenkais sovietinės okupacijos metais », *Oikos: lietuvių migracijos ir diasporos studijos*, Vilnius: Versus aureus, 2009, nr. 2, p. 57.
- ⁴⁵ « Opięji Lietuvos vadavimo akcijos klausimai. Respublikos prezidento pareigas einančio ministerio Stasio Lozoraičio. Lietuvos diplomatijos šefo, atsakymai į „Minties“ atstovo paklausimus », *Mintis*, 1949 m. vasario 14 d., nr. 18/19 (540/541), p. 1–2.
- ⁴⁶ Landsbergis Vytautas, *Pusbrolis Motiejus: knyga apie Stasį Lozoraitį iš jo laiškų ir pasisakymų*, Vilnius: Vaga, 2002, p. 226–227.
- ⁴⁷ *Ibid.*, p. 228.
- ⁴⁸ Lietuvos Respublikos Aukščiausiosios Tarybos nutarimas, *Europos lietuvis*, 1990 m. kovo 30 d., nr. 12 (2097), p. 1.
- ⁴⁹ Stasio Lozoraičio žodis Gorbaičio vizito Lietuvoje išvakarėse, *Draugas*, 1990 m. sausio 9 d., nr. 5, p. 2.
- ⁵⁰ Bačkis Stasys Antanas, *Lietuvos diplomatinė tarnyba...*, p. 7.
- ⁵¹ Lettre de S. Lozoraitis Jr. à J. K. Valiūnas, 1er juillet 1969, VDU LII, f. 2, ap. 7, b. 89, l. 1.

Robert Redslob (1882-1962) et la « spiritualité jeune, enthousiaste et profondément saine » des Baltes

Philippe Edel

Pendant la première moitié du XX^e siècle, Robert Redslob était connu comme un éminent spécialiste français du droit constitutionnel et du droit international public, notamment pour ses travaux sur le droit des peuples. Très attaché à sa région natale et grand amateur de randonnées en montagne, il était aussi apprécié en Alsace pour les nombreux ouvrages qu'il publia sur les sites alsaciens et les sentiers des Vosges. Sa spécialité juridique l'a amené à s'intéresser avec bienveillance aux problèmes internationaux auxquels la Lituanie était confrontée pendant l'entre-deux-guerres. Consulté par le gouvernement lituanien, il défendit sa cause dans la presse française et se rendit à plusieurs reprises en Lituanie où il fut honoré par les plus hautes autorités du pays. Il accompagna également des étudiants lituaniens venus étudier à Strasbourg.



Robert Redslob

Robert Redslob est né en 1882 à Strasbourg dans une famille de pasteurs et de professeurs. Son grand-père maternel, industriel, était président de la chambre de commerce de Colmar et vice-président de la chambre haute du Landtag d'Alsace-Lorraine.¹ Après des études secondaires au Gymnase protestant, il entama en 1900 des études de droit, de philosophie et d'économie politique à l'université de Strasbourg, puis à celle de Berlin. Avocat au barreau de la capitale alsacienne, il prépara sa thèse de droit pénal sur la prise en compte des facteurs personnels dans le quantum des peines.² Docteur en droit en 1909, il commença sa carrière à Strasbourg comme *privatdocent* de droit pénal et de philosophie du droit, puis de 1913 à 1918, comme professeur ordinaire de droit public à l'université de Rostock, grande cité du Mecklembourg au bord de la Baltique, dont il devint doyen de la faculté de droit. Durant cette période allemande, il se consacra à plusieurs travaux sur le droit des peuples sous la Révolution française et sur le système de gouvernement parlementaire. Sa théorie sur le parlementarisme influença un grand nombre d'hommes

¹ Rappelons que l'Alsace-Lorraine fit partie de l'Empire allemand de 1871 à 1918.

² Norbert Olszak et Léon Strauss, « Redslob Robert », *Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne*, 1998, Tome 30, p. 3113-3115.

politiques allemands au moment de l'élaboration de la constitution de Weimar. Après le retour de l'Alsace-Lorraine à la France en 1918, Redslob revint à Strasbourg. Les autorités françaises, ne reconnaissant que partiellement son cursus universitaire allemand, le nommèrent en 1919 d'abord chargé de cours, puis professeur adjoint et enfin professeur sans chaire à la faculté de droit de Strasbourg. Après avoir enseigné l'histoire des traités, il devint titulaire de la chaire de droit international public. Il s'illustra dans cette discipline avec plusieurs ouvrages majeurs (dont *Histoire des grands principes du droit des gens*, 1923, *Théorie de la Société des Nations*, 1927, et *Le principe des nationalités*, 1931) – certains paraissant également en allemand, anglais et polonais – et des collaborations régulières à plusieurs revues spécialisées françaises et étrangères qui marqueront des générations de juristes. Sa notoriété en la matière lui valut d'être invité à intervenir à l'Académie de droit international de La Haye et à l'Institut universitaire de hautes études internationales de Genève, et ceci dès leur création dans les années 20. Il effectua aussi des missions d'enseignement et de conférences en Belgique, Angleterre, Espagne, Yougoslavie et Pologne, notamment à Cracovie et Lviv.

C'est au début des années 30 que Redslob rencontra pour la première fois Juozas Urbšys, probablement quand celui-ci était encore premier secrétaire à la Légation de Lituanie à Paris. La crise de Memel / Klaipėda venait en effet d'éclater quand le gouvernement lituanien démit en 1932 le directoire du Territoire de Klaipėda, coupable de s'être rendu à Berlin sans son autorisation, puis avait dissous l'assemblée du territoire. L'affaire fut portée devant le Conseil de la Société des Nations et un avis consultatif demandé à la Cour permanente de justice internationale (CPJI) de La Haye pour savoir si la conduite du gouvernement lituanien était conforme au Statut de 1924.³

Outre cette consultation juridique, Redslob se rendit en Lituanie à plusieurs reprises (1932, 1935, 1936) dans le cadre des « missions de propagande universitaire en Europe orientale » organisées par l'université de Strasbourg avec le soutien du gouvernement français.⁴ Grâce à son rapport de mission,⁵ nous disposons de plus de détails sur son séjour de 1935, lors duquel il donna deux conférences à Kaunas. La première, à l'université Vytautas-le-Grand, porta sur le problème de la sécurité internationale. Introduite par le recteur Mykolas Römeris, elle réunit près de 300 personnes, dont une vingtaine de professeurs. La seconde se tint à la Société lituano-française et porta sur le principe des nationalités. Redslob fut introduit par son compatriote Raymond

³ Voir à ce sujet : Julien Gueslin, *La France et les petits États baltes : réalités baltes, perceptions françaises et ordre européen (1920-1932)*, thèse de doctorat en histoire, Université Panthéon-Sorbonne, Paris, 2004.

⁴ Philippe Edel, « L'Université de Strasbourg et la Lituanie durant l'entre-deux-guerres », in : *Historia Universalis in Lithuania. Mokslu Darbai*, Lietuvos edukologijos universiteto leidykla, Vilnius, 2017, tome 3, p. 189.

⁵ *Rapport de Robert Redslob sur sa mission en Lituanie, Lettonie, Estonie et Finlande*, février-mars 1935, Archives Départementales du Bas-Rhin (ADBR), dossier 1007W1436.

Schmittlein qui enseignait la langue et la littérature française à l'université. L'assistance, d'environ 360 personnes, se recruta parmi les milieux cultivés lituaniens parlant le français. Il y reconnut également certains de ses anciens étudiants de l'Académie de La Haye.

Durant ce séjour dans la « capitale provisoire » de la Lituanie, Redslob fut reçu en audience privée par le président de la République Antanas Smetona, le président du Conseil Juozas Tūbelis, le ministre des Affaires étrangères Stasys Lozoraitis, ainsi que les ministres de la Justice et de l'Instruction publique. Comme il le note dans son rapport de mission, la conversation se fit en latin, faute d'une autre langue commune. Profitant de son séjour en Lituanie, il se rendit également à Klaipėda, accompagné de Juozas Urbšys, devenu chef du département politique du ministère lituanien des Affaires étrangères.

Outre celles déjà citées, Redslob rencontra de nombreuses autres personnalités lituaniennes qui désiraient faire sa connaissance lors de réceptions données en son honneur : le bourgmestre de Kaunas, des diplomates et hauts fonctionnaires du gouvernement, plusieurs patrons de presse et journalistes dont le fondateur de l'agence de presse officielle ELTA Joseph Ehret, de nombreux officiers, des professeurs d'université et des artistes dont Vytautas Kazimieras Jonynas. Comme le souligna le chargé d'affaires français Neyrac, la venue de Redslob avait aussi été l'occasion de réunir pour la première fois les autorités universitaires de Lituanie dans les locaux de la Légation de France. Lors de son séjour, le président Smetona nomma Redslob grand-officier dans l'ordre de Gediminas. Les insignes lui furent remis par le ministre Tonkūnas. Clin d'œil de l'histoire, Redslob note dans son rapport que les discours lors de la remise de la distinction furent échangés en allemand.⁶

La mission de Redslob en ce début d'année 1935 se poursuit en Lettonie, en Estonie et en Finlande, qui, au lendemain de la Première guerre mondiale, s'étaient libérés du joug tsariste et ne désiraient tomber désormais ni sous celui de l'Allemagne nazie, ni de la Russie bolchévique. Partout, il prit soin lors de ses conférences d'exprimer quelques considérations sur les pays dans lesquels il parlait « *sur leur histoire, sur l'héroïsme qu'ils avaient mis à conquérir leur indépendance, sur leur patriotisme, sur la grandeur de leurs traditions* ». Il nota qu'il y avait dans ces quatre peuples baltes « *une spiritualité jeune, enthousiaste et profondément saine. Ces peuples, ayant évincé une ancienne aristocratie et haute bourgeoisie d'essence étrangère, sont en train de se reconstituer une classe intellectuelle et dirigeante avec des éléments qui viennent de la terre. Chaque paysan, s'il le peut, envoie un fils à l'université, fait dont résulte, il est vrai, un encombrement des écoles supérieures et des carrières qu'elles ouvrent. À cet effort*

⁶ Rapport, ADBR, *op. cit.*, p. 3.

d'ascension des classes sociales s'ajoute une soif d'apprendre, généralement répandue dans ces populations rajeunies et ayant la fierté de disposer d'elles-mêmes. Le soin avec lequel sont perfectionnées ces institutions d'éducation nationale va de pair avec cette tendance.»⁷

De retour en France, Redslob rendit public ses impressions dans deux articles publiés dans la prestigieuse *Revue politique et parlementaire*. Dans le premier, consacré aux trois États baltes,⁸ il retrace l'image telle qu'elle lui est apparue et déjà déflorée dans son rapport de mission. Il insiste notamment sur la vigueur de la jeunesse dans ces pays qui viennent de conquérir l'indépendance et la liberté, et leur investissement dans la connaissance. Concernant l'enseignement supérieur, il note que « *ce sont des universités de haute culture qui tiennent un rang des plus distingués dans le monde savant de notre époque. Elles ont même cette supériorité sur bon nombre d'universités occidentales de pratiquer la connaissance simultanée de plusieurs langues et de bénéficier ainsi plus largement de l'esprit universel.* »⁹

Concernant leur régime politique, il reconnaît que, malgré l'adoption de constitutions, les parlements sont relégués dans l'ombre dans les trois pays et que la démocratie représentative fait place à un exécutif fort. Il estime cependant qu'on le qualifie trop hâtivement de dictatorial. Il estime que « *ce resserrement des énergies se trouve soutenu par la conviction très largement assise que ce sacrifice temporaire est consenti par la nation en des heures de difficulté, de construction et de péril extérieur* ». Redslob s'inquiète en effet du contexte international. « *Qu'advient-il de ces trois peuples baltiques ? Cette question se pose, angoissante, à l'heure où de sombres nuages s'accumulent à l'horizon et semblent annoncer la tourmente.* » Et de conclure : « *Ils regardent vers la France. Elle a envers eux des devoirs. Que dis-je, ces devoirs incombent à tout le monde civilisé. Car si ces Pays baltes devaient sombrer sous un nouvel assaut de l'impérialisme conquérant, c'en serait fait de la justice et ce serait la fin du droit des gens.* »¹⁰

Dans le second article, il revint sur l'affaire de Klaipėda.¹¹ Alors que l'Allemagne se plaignait que le Territoire de Memel lui avait été arraché « en pleine paix », allusion à son attribution à la Lituanie en 1924 par les quatre grandes puissances alliées, Redslob répondit que Memel fut cédé en 1919 à Versailles par l'Allemagne à ces quatre puissances « *avec le droit d'en disposer à leur gré* ». Conscient peut-être de la faiblesse de cet argument en matière de droit des gens, il précisa que, « *si le principe des nationalités est en conflit avec celui*

⁷ Rapport, ADBR, *op. cit.*, p.15.

⁸ Robert Redslob, « Les États baltes », *Revue politique et parlementaire*, Paris, n°489, 10 août 1935, p.310-315.

⁹ Robert Redslob, *art. cit.*, p. 314.

¹⁰ Robert Redslob, *art. cit.*, p. 315.

¹¹ Robert Redslob, « La Lituanie en face de l'Allemagne », *Revue politique et parlementaire*, Paris, n°493, 10 décembre 1935, p.475-480.

des frontières naturelles, nécessaires à un État s'il doit être viable, il doit parfois s'incliner devant des valeurs qui l'emportent sur lui. » Il y inclut l'accès à la mer et estime ainsi que l'État lituanien peut prétendre à un port pour s'assurer une issue maritime, car « *c'est une question d'existence.* » Quant au respect du « *groupe ethnique d'essence allemande* » qui vivait sur le territoire, il estima qu'il était assuré par le Statut de 1924.

Les contacts de Redslob avec les Lituniens prirent aussi corps à Strasbourg. Dans les années 30 en effet, de nombreux jeunes Lituniens vinrent étudier dans les universités françaises. Entre 1927 et 1940, leur nombre s'éleva à 1 838, dont un dixième vinrent à Strasbourg, essentiellement pour étudier la médecine (71) et la pharmacie (21), mais aussi pour le droit (15).¹² Parmi eux, on retiendra tout particulièrement le cas de Bronius Kazlauskas (1910-1996). Licencié en droit de l'université Vytautas-le-Grand de Kaunas en 1935, il obtint une bourse de l'Université catholique de Lituanie pour pouvoir préparer son doctorat en France. S'il choisit l'université de Strasbourg, c'est qu'il était attiré par le prestige de ses professeurs du cours de doctorat en droit : René Capitant, Charles Eisenmann, Marcel Prélot et ... Robert Redslob. C'est Redslob qui accepta de présider son jury de thèse. C'est lui aussi qui préfaça son ouvrage sur l'Entente baltique qu'il fera paraître à Paris en 1939.¹³ Kazlauskas évoquera plus tard avec émotion cette collaboration : « *Mon association avec le professeur Redslob fut pour moi une véritable inspiration intellectuelle et patriotique pour accomplir quelque chose de positif et de durable pour mon pays natal.* »¹⁴ Durant le séjour du jeune Lituanien à Strasbourg (1935-1939), l'actualité en matière de droit international fut particulièrement intense : réarmement de l'Allemagne, remilitarisation de la Rhénanie, invasions de l'Éthiopie, de l'Autriche et du Territoire de Memel, accords de Munich, dépeçage de la Tchécoslovaquie ; autant d'évènements que Redslob analysa avec ses étudiants. Durant son séjour strasbourgeois, Redslob associa aussi l'étudiant de Kaunas aux travaux de la Section de l'étranger du Comité alsacien d'études et d'informations, un organe créé par le gouvernement français devant servir les intérêts français à l'étranger par l'intermédiaire de l'Alsace. Dirigé par le journaliste Jules Jaeger, le Comité publiait notamment la revue mensuelle de politique européenne *Rhin-Danube-Baltique*, dont le correspondant à Kaunas était Raymond Schmittlein.¹⁵ Après la guerre, et avec le soutien de Redslob en sa qualité de doyen de la faculté de droit, le Comité devint l'Institut des hautes études européennes, dont Kazlauskas fut fier d'être nommé membre consultant associé. Après avoir travaillé pour l'agence

¹² Philippe Edel, *op.cit.*, p. 192 (Données collectées par Julien Gueslin).

¹³ Bronius Kazlauskas, *L'Entente baltique*, Librairie du Recueil Sirey, Paris, 1939.

¹⁴ Bronis Kaslas, *La Lituanie et la seconde guerre mondiale*, Maisonneuve & Larose, Paris, 1981, p. XIII.

¹⁵ Voir également : Corine Defrance, « Raymond Schmittlein (1904-1974), médiateur entre la France et la Lituanie », *Cahiers Lituniens*, n°9, 2008, p. 18-23.

ELTA en 1940, puis à la faculté de droit de l'université de Vilnius (1941-43),¹⁶ Kazlauskas fuit le retour de l'Armée rouge en Lituanie et se réfugia dans la partie de l'Allemagne occupée par les alliés occidentaux. En 1946, il émigra aux États-Unis où, après avoir simplifié son nom en Kaslas, il fit une carrière universitaire, notamment comme professeur de sciences politiques et d'histoire moderne de l'Europe et directeur du département d'histoire de la Wilkes University, en Pennsylvanie. Il y poursuivit ses recherches historiques et politiques sur la question balte entamées à Strasbourg et dont il tira trois ouvrages.

Quant à Redslob, il suivit son université qui se replit à Clermont-Ferrand en septembre 1939, lors de l'évacuation de la ville de Strasbourg. De retour à Strasbourg en 1945, il fut élu l'année suivante doyen de la faculté de droit, ce qui fait de lui le seul universitaire à avoir occupé cette fonction successivement dans une université allemande puis française. Doyen honoraire à partir de 1953, il continua à donner des cours ou des conférences dans des universités à l'étranger, essentiellement en Allemagne (Heidelberg, Fribourg, Tübingen, Berlin, Munich), et à Paris, à l'Académie diplomatique internationale et à l'Institut des hautes études internationales. Il n'eut plus cependant de contact avec la Lituanie après son annexion par l'URSS. On rappellera que la plupart des personnalités qu'il avait rencontrées avant-guerre en Lituanie connurent un destin dramatique, conséquence du pacte Molotov-Ribbentrop : destitution, internement, déportation, exil, voire exécution sommaire. Seuls d'anciens étudiants lituaniens réfugiés à l'Ouest lui rendirent visite à Strasbourg, avant qu'il y décède en 1962, à 80 ans. La Bibliothèque nationale de Lituanie Martynas Mažvydas à Vilnius conserve toujours plusieurs de ses ouvrages et contributions de droit international datant de la période de l'entre-deux-guerres, provenant de l'ancienne bibliothèque de Stasys Lozoraitis.

¹⁶ Vytautas Andriulis, « Bronis Kaslas », *Visuotinė lietuvių enciklopedija*, Vilnius, 2006, T. IX.

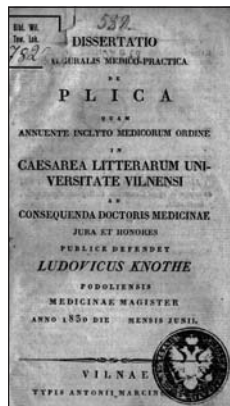
Plica polonica, d'un fléau national à la mort de la maladie dans le Vilnius du XIX^e siècle

Eglė Sakalauskaitė-Juodeikienė, Dalius Jatužis, Saulius Kaubrys

« *La plica polonica est une maladie endémique qui sévit en Pologne, en Tartarie et dans les pays voisins. Elle débute sous la forme d'une maladie nerveuse et rhumatismale de longue durée et progresse vers la formation de tresses de cheveux décolorés et sales dans les parties velues du corps, en particulier la tête* » écrit en 1815 Joseph Frank (1771-1842), professeur de thérapie et de médecine clinique à l'Université de Vilnius.¹ La plique était en effet une touffe de poils emmêlés, feutrés et sales. C'est un phénomène qui a souvent été considéré comme une affection exclusivement caractéristique de la Pologne et de la Lituanie. Cependant, un grand nombre de publications sur la plique fut aussi édité dans d'autres régions d'Europe centrale.^{2,3}

Environ 900 articles sur la plique ont été publiés au XIX^e siècle.^{4,5} Johannes Schenck von Grafenberg fut probablement le premier à avoir mentionné le phénomène dans ses *Observationes medicae de capite humano* (Bâle, 1584), suivi de Laurentius Starnigelius, qui le décrit dans *Epistola ad Academiam Paduanam de plica* (Padoue, 1599). Durant l'époque baroque, divers traités sur la *plica polonica* ont été publiés à Bâle, Paris, Venise, Leipzig, Hambourg et dans d'autres villes européennes. Au XVIII^e siècle, des publications sur la plique ont également été publiées en Europe centrale, entre autres dans les villes de Erfurt, Halle, Cracovie, Vienne, Königsberg.^{1,5} Presque tous les auteurs ont souligné les signes et symptômes dévastateurs de la plique comme le tressage irréversible des cheveux, accompagné de poux, maux de tête, arthrite mutilante, scoliose et onychogryphose.

La *plica polonica* (aussi appelée *plica polonica judaica*, *trichoma*, *lues sarmatica* en latin, *kottki*, *gożdżiec*, *kottun* en polonais, *kaltūnas* en lituanien, *plique polonaise* en français, *weichselzopf*, *judenzopf*, *hexenzopf* en allemand)¹ aurait été l'effet d'un sort jeté par une sorcière, ce qui suggère que des occurrences de la plique ont été causées par une force surnaturelle,^{4,7} une punition divine, une maladie qui ne pouvait donc pas être simplement guérie par la coupe des cheveux car cela entraînerait de graves complications et même la mort du



Page-titre de la thèse de doctorat de L. Knothe publiée en 1830 à Vilnius



Représentation de la *plica polonica* dans l'ouvrage de H. Dobrzycki publié en 1877 à Varsovie

patient.^{3,8,9} En outre, on pensait à l'époque que la plique détruisait le patient, provoquant ulcérations, apoplexie, convulsions, maux de tête, insomnie, cécité, surdité et une quantité innombrable d'autres maux et maladies.^{4,10} C'est pourquoi ce mal était supposé circuler dans le sang et donc exister dans tout le corps.⁴ Plus tard, dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e, les professionnels de la santé ont commencé à mettre en doute l'existence de la maladie en concluant que la plique n'en était pas une, et qu'il n'y avait pas de complications après la coupe de la tresse.

La première publication scientifique en République des Deux Nations sur la *plica polonica* a été écrite par Stephanus Bisius (Stephanus Bisio, 1724-1790), professeur d'anatomie et de physiologie à l'Université de Vilnius. Dans son livre, écrit en latin et en polonais et publié en 1772 à Vilnius, *Responsum Stephani Bisii Philosophiae et Medicinae Doctoris ad Amicum Philosophum De melancholia, mania et Plica polonica sciscitantem* (Réponse du Docteur en Philosophie et Médecine Stephanus Bisius à la question de la Société philosophique sur la mélancolie, la manie et la Plique polonaise), l'auteur critiqua les tentatives d'association de la médecine à des spéculations métaphysiques.^{3,11} « *La plique n'est pas une maladie mais une erreur humaine venue de la négligence et des superstitions, nourrie par la tromperie et l'obscurantisme des vieilles femmes et renforcée par la crédulité déraisonnable des prêtres* » écrivit Bisius.¹¹ Cependant, la question de savoir si la *plica polonica* était une maladie et, si oui, quelle en était la cause et comment elle pouvait être traitée, restait fréquemment posée.³

Par conséquent, le but de cette étude est d'examiner les descriptions de la *plica polonica*, puis d'évaluer l'évolution de la perception de ce phénomène passant de fléau national à une maladie inexistante dans les études de cas, thèses et traités publiés par des chercheurs de la région "endémique" à l'Université de Vilnius et à la Société de médecine de Vilnius au XIX^e siècle.

Méthodes

Nous avons d'abord analysé les rapports de cas de la maladie présentés par Joseph Frank dans ses *Mémoires biographiques de Jean-Pierre Frank et de Joseph Frank son fils* rédigés par ce dernier en français entre 1803 et 1823.¹² Puis nous avons examiné deux thèses de doctorat rédigées en latin et soutenues à l'Université de Vilnius : *Dissertatio inauguralis medico-practica de plicae Polonicae in varias, praeter pilos, corporis humani partes vi et effectu* (Thèse

inaugurale médico-pratique sur les effets de la *plica polonica* sur diverses parties du corps humain) de Carolus Kaczkowski, publié en 1821,¹³ et *Dissertatio inauguralis medico-practica de plica* (Dissertation inaugurale médico-pratique sur la plique) de Ludovicus Knothe, soutenue en 1830.⁷ Enfin, nous avons analysé les descriptions de la plique dans le traité *O koltunie pospolicie "plica polonica" zwanym* (Sur la tresse, communément appelé "plica polonica"), écrit en polonais par Henryk Dobrzycki et publié en 1877.⁵

Un fléau national

Joseph Frank était diplômé de l'Université de Pavie (1785-1791). Il avait été professeur extraordinaire de thérapie spéciale à son *Alma Mater* (1795), puis médecin-en-chef à l'Hôpital général de Vienne (1796-1802).¹² En 1803, Joseph Frank et son père, le professeur Johann Peter Frank (1745-1821), furent invités à l'Université de Vilnius (qui fut l'une des plus anciennes universités d'Europe centrale et orientale, fondée en 1579) par le recteur. Joseph y passa près de 20 ans.¹⁴ Cette curieuse maladie de *plica polonica* fut l'un de ses plus importants centres d'intérêt à Vilnius.¹⁵

La *plica polonica*, appelée « un fléau national, résultat de contagions chroniques et de conditions locales », est abordée uniquement comme une maladie dans ses Mémoires.¹² La maladie, selon Frank, « est désastreuse pour la population actuelle; de plus, elle nuira aux générations futures. »¹² Frank estimait que la plica atteignait non seulement la chevelure mais aussi d'autres parties du corps. Les ulcères carcinomateux détérioraient la peau du patient, les os se décomposaient, les nez se pliaient, les yeux et les oreilles commençaient à craindre lumière et sons, l'insomnie persistait pendant des mois, exacerbant les tourments des patients et provoquant finalement des convulsions. La mort survenait, avec de rares exceptions.¹² Frank présentait ses patients qui souffraient de cette maladie.

En 1815, il décrit la comtesse Joséphine Przedziacka, une jeune et élégante dame divorcée qui était arrivée à Vilnius complètement épuisée. « J'étais sûr que c'était la plique et j'ai essayé de favoriser l'enchevêtrement des cheveux (...). La plique s'était formée et ainsi ses souffrances diminuèrent et elle regagna même du poids. »¹² Bien que la patiente soit contente de son rétablissement, elle se plaignait de ne pas pouvoir arranger ses cheveux. « La comtesse m'a supplié de couper sa plique. Je le lui ai strictement défendu tant que la plique n'avait pas été entièrement étalée et séparée. »¹² Cependant, la comtesse retourna à Minsk et « un docteur lui donna un conseil plus plaisant. La plique fut coupée et la femme mourut rapidement. »¹² Le professeur pensa que la *plica polonica* pourrait être associée à la malignité : « Une foule [de patients] se rapprocha de moi. Beaucoup d'entre eux avaient des ulcères carcinomateux et j'ai commencé à soupçonner que la plique et le cancer étaient associés. » Il évoqua

plus loin que « *Madame Groddek développait une tumeur de l'estomac, probablement causée par la propagation de la plique.* »¹²

Une coupe dans une plique immature était supposée causer une détérioration de la santé et même la mort des patients, comme l'a signalé Joseph Frank. Comment ce paradoxe peut-il être expliqué ? Comme suggéré précédemment dans certains écrits, les gens ordinaires ainsi que certains médecins pensaient que la plique n'était pas seulement l'émanation d'une maladie générale mais aussi la contrepartie tangible à toute maladie cachée.⁴ Par conséquent, les médecins recommandaient l'enchevêtrement de la plique pour guérir diverses maladies et mettaient en garde contre une rechute de la maladie si un patient décidait de couper une tresse immature. Ainsi, Joseph Frank, porteur d'une médecine éclairée à l'Université de Vilnius, prétendait que la *plica polonica* était en réalité une maladie qui atteignait la peau, les cheveux, le système nerveux et divers organes internes des patients. Il pensait que c'était un fléau national et encouragea l'éradication de cette "maladie" dans toute la Pologne et la Lituanie.

À la fois une maladie et une méthode de traitement

Un autre médecin et maître de la médecine, Carolus Kaczowski (Karol Maciej Kaczowski, 1797-1867), s'intéressa également au phénomène de la *plica polonica*. Kaczowski était diplômé de l'Université de Vilnius. Il travaillait à l'hôpital universitaire avec le professeur Joseph Frank et pratiquait la médecine auprès des pauvres de la ville.¹⁶ Dans sa thèse de doctorat sur la *plica polonica*, publiée en 1821 à Vilnius, il dépeignait les manifestations cliniques du phénomène en y associant la description de nombreuses pathologies : maladie de la peau, des os, des tendons, des muscles, des vaisseaux sanguins, du cœur, des poumons, des systèmes reproducteurs et nerveux.¹³

La plique, décrite en détail par Kaczowski, était associée à diverses maladies du système nerveux et du tégument.¹³ L'auteur nota que les patients se plaignaient souvent de l'odeur spécifique de leur sueur, des tresses non coiffées du cuir chevelu et autres parties du corps (aisselle, aine, poitrine), et des ongles rugueux, pliés et ondulés. L'impétigo, l'érysipèle et les ulcères carcinomateux étaient souvent diagnostiqués chez les patients atteints de la plique. De plus, ils se plaignaient de maux de tête, de vertiges et de crises d'épilepsie. Des syncopes, des troubles du sommeil, des maladies de la moelle épinière et des paralysies étaient également diagnostiqués. Les patients se plaignaient d'hallucinations et éprouvaient de la mélancolie, de la manie et de l'hypochondrie.¹³

Neuf ans après la thèse de Kaczowski, le maître de médecine Ludovicus Knothe, également diplômé de l'Université de Vilnius, publia une autre thèse de doctorat sur la *plica polonica* à Vilnius. L'auteur y décrit les facteurs prédis-

posant et les causes qui ont eu une influence majeure sur le développement de *plica polonica*.⁷ Par exemple, les individus de certains groupes d'âge (maturité, grand âge) étaient considérés comme des sujets favorables à la plique. En outre, les patients de certaines classes sociales (villageois, mendiants) et les Juifs étaient considérés comme ayant un plus grand risque à développer cette maladie. Des conditions environnementales malsaines (terres marécageuses ou inondées, contact avec les vapeurs de soufre et les métaux) pouvaient provoquer la plique. La tristesse, l'anxiété, le ressentiment et l'horreur étaient également supposés prédisposer les patients à la *plica polonica*. Knothe se demanda également si la maladie était contagieuse ou congénitale et contesta l'association de la plique avec la syphilis, la lèpre, l'arthrite et les maladies du système lymphatique.⁷



Spécimen de *plica polonica* conservé au Musée de l'histoire de la médecine et de la pharmacie de Lituanie à Kaunas

Pour éviter ou éliminer la plique, Knothe recommanda d'abord de construire un hôpital spécialisé pour les patients, d'interdire les mariages avec les malades, d'améliorer les conditions de vie des domestiques, d'interdire l'accès aux bains publics, d'empêcher la vente de vieux vêtements, etc. Knothe déclarait que c'est d'abord la cause de la plique qu'il fallait traiter. Ensuite, les médecins devraient promouvoir l'enchevêtrement de la plique, en particulier dans la région du cuir chevelu. Enfin, la plique mature pouvait être coupée. « *La propreté est très importante : des bains simples ou des bains de soufre ou de potassium [sels] devraient être recommandés* », conseillait Knothe. Il avertissait cependant que « *diverses maladies oculaires, des contractures de membres, la rétention urinaire, même la folie peuvent se manifester si la plique est coupée trop tôt* ». ⁷ Knothe nota que les préparations de mercure étaient « très efficaces » pour le traitement des ulcères, l'impétigo, les inflammations chroniques et les maladies nerveuses liées à la *plica polonica*. Enfin, la plique mature (lorsqu'elle était presque séparée naturellement du cuir chevelu et que l'on observait des signes de croissance de nouveaux cheveux) pouvait être coupée sans préjudice pour le patient.

Ainsi, deux thèses de doctorat soutenues à l'Université de Vilnius dans la première moitié du XIX^e siècle présentaient la plique à la fois comme une maladie (en tant qu'entité distincte) et comme une méthode de traitement. Les suggestions de Knothe pour la prophylaxie montrent que la *plica polonica* était considérée comme une maladie contagieuse mais aussi congénitale. La plique était également supposée être associée à une tumeur maligne. Bien que Knothe ait déclaré que les individus de certains groupes d'âge et classes

sociales avaient plus de chance de la développer, on pensait généralement que ce phénomène affectait les patients de divers âges, classes sociales et des deux sexes. Il y avait de nombreuses maladies incluses dans le diagnostic de la *plica polonica*, comme l'impétigo, l'érysipèle, les ulcérations, les maux de tête, l'épilepsie et même les troubles mentaux. Par conséquent, nous pouvons supposer que des études supplémentaires et plus attentives des cas de la *plica polonica* pourront fournir des informations précieuses sur la morbidité de certaines maladies tégumentaires, nerveuses et mentales jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle en Europe.

Mort de la maladie

Un autre médecin célèbre, Henryk Dobrzycki (1843-1914), diplômé de l'Académie de médecine chirurgicale à Varsovie¹⁶ fut l'auteur du traité *Sur la tresse, communément appelé plica polonica*, écrit en polonais en 1876 et publié l'année suivante à Varsovie.⁵ Dobrzycki avait effectué une analyse de la littérature publiée à ce sujet et avait démontré que la *plica polonica* n'était pas une maladie mais le résultat de « l'obscurantisme, des préjugés et du manque d'hygiène. »⁵

Dobrzycki déclara : « la *plica polonica* n'est pas une maladie per se (en soi) ». Il ajouta que cette « maladie » était présente là où fleurissaient les préjugés, l'obscurantisme et la saleté. Selon lui, « la civilisation et la *plica polonica* ne peuvent pas coexister. »⁵ Dobrzycki regretta que certains médecins et patients croient encore que certaines maladies ne pouvaient pas être traitées sans l'enchevêtrement de la plique. Par conséquent, les patients ne demandaient pas de traitement médical professionnel, et beaucoup de ceux qui pouvaient guérir moururent à cause de cette superstition ridicule. Dobrzycki participa à un concours organisé par la Société de médecine de Vilnius et, en 1876, reçut le prix du meilleur traité sur la *plica polonica*. Finalement, la question de savoir si la plique était une maladie fut close à Vilnius.¹⁷

Ainsi, la perception de la *plica polonica* au XIX^e siècle à Vilnius évolua d'un fléau national, une maladie endémique nerveuse-rhumatismale, à une affection inexistante, résultat de l'obscurantisme et des préjugés. Cependant, dans certaines publications des contemporains de Dobrzycki, la plique continuait encore à être perçue comme une maladie qui affectait gravement le corps humain. La *plica polonica* était appelée « une maladie du type le plus remarquable »,¹⁸ « une affection du cuir chevelu, endémique en Pologne, en Russie et en Tartarie »,¹⁹ « la plus horrible et la plus incurable des maladies », transformant « sa victime en un objet aussi hideux à contempler que les lépreux de l'Orient ». ²⁰ La *plica polonica* était également décrite comme un terme « appliqué à un état particulier, mat et feutré des cheveux observé principalement chez les Polonais »²¹ et intitulé « la maladie disgracieuse des cheveux

emmêlés. »²² Cependant, dans d'autres publications, la *plica polonica* était décrite comme le résultat d'un manque de propreté combiné avec la pédiculose.²³⁻²⁶

Dans de nombreuses cultures, la chevelure joue un rôle important dans le développement des constructions sociales autour du corps. Les coiffures transmettent de puissants messages sur les croyances, la moralité, les rôles sexuels, l'orientation sexuelle et même la religion, les opinions politiques et le statut socioéconomique d'une personne.²⁷ Le pouvoir symbolique des cheveux humains remonte aux temps bibliques : Samson, mentionné dans le Livre des Juges, avait des capacités surhumaines pour tuer un lion, tuer une armée entière ou détruire un temple à mains nues. Cependant, après que ses cheveux aient été coupés, les pouvoirs de Samson disparurent et il fut fait prisonnier par ses ennemis.²⁸ Couper les cheveux d'une personne de force exceptionnelle symbolise une défaite, une humiliation ou une punition. Dans l'Allemagne nazie, la coupe forcée des cheveux symbolisait le contrôle du pouvoir sur les Juifs.²⁷

Cette étude historique a quelques limites. Nous avons analysé la perception de la plique seulement dans une petite région d'Europe et sur une brève période historique, en nous concentrant sur travaux de l'Université de Vilnius et de la Société de médecine de Vilnius au XIX^e siècle. Par conséquent, nos résultats ne peuvent pas être généralisés à la situation dans d'autres régions. Cependant, il convient de rappeler que même si les cheveux sont un phénomène biologique, ils ont aussi des significations sociales, religieuses et personnelles.

En conclusion

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle à Vilnius et probablement dans d'autres villes européennes, la *plica polonica* était considérée comme une maladie touchant divers organes, impliquant la peau et ses appendices et associée à un certain nombre de maladies chroniques. Cependant, nous ne pouvons pas trouver aujourd'hui cette affection dans la Classification internationale des maladies (CIM-10) et le phénomène de la plique pourrait s'expliquer par le manque d'hygiène, la pédiculose, la pyodermite et d'autres conditions.²⁹⁻³²

Les auteurs remercient Aistis Žalnora et Anna Žurawska pour leur aide dans la traduction du polonais des textes de H. Dobrzycki et de plusieurs essais biographiques.

La présente traduction en français a été réalisée par Piotr Daszkiewicz à partir du texte paru sous le titre « *Plica polonica: from national plague to death of the disease in the nineteenth century Vilnius* » dans *Indian journal of dermatology, venereology and leprology*, 2018, vol. 84, no 4, p. 510-514.

Notes originales des auteurs :

- ¹ Frank J. *Praxeos medicae universae praeccepta, Partis primae, Volumen secundum*. Lipsiae: sumptibus Bibliopolii Kuehniai; 1815.
- ² Slonimskis S. Материалы по истории медицины в Литве [Matériaux pour l'histoire de la médecine en Lituanie]. *Tauta ir žodis* 1928;5:540–41.
- ³ Klajumaitė V. The phenomenon of Plica polonica in Lithuania: A clash of religious and scientific mentalities. *Acta Balt Hist Philosophiae Sci* 2013;1:53–66.
- ⁴ Pruszyński J, Putz J, Cianciara D. Plica neuropathica – A short history and description of a particular case. *Hygeia Public Health* 2013;48:481-5.
- ⁵ Dobrzycki H. O kołtuniczności „plica polonica” zwanym. Warszawa: w drukarni Emila Skińskiego; 1877.
- ⁶ Kantor J. Plica polonica: Confusion, confabulation, and the death of a disease. *Arch Dermatol* 2012;148:633.
- ⁷ Knothe L. *Dissertatio inauguralis medico-practica de plica*. Vilnae: typis Antonii Marcinowski; 1830.
- ⁸ Sakalauskaitė-Juodeikienė E, Žalnora A. The phenomenon of plica polonica in the XVIIIth–XIXth centuries in Vilnius. *Laboratorinė medicina* 2017;2:136-42.
- ⁹ Budrys V, Račiūnaitė T. The field of the miracle and neurology: Neurological disorders in the miracle books of the Great Duchy of Lithuania. *Neurologijos Seminarai* 2007;11:39-46.
- ¹⁰ Frank J. *Praxeos medicae universae praeccepta, Partis secundae, Volumen primum, Sectio prima*. Lipsiae: sumptibus Bibliopolii Kuehniai; 1818.
- ¹¹ Bisius S. *Responsum St. Bisii ad amicum philosophum De melancholia, mania et plica polonica*. Vilnae; 1772.
- ¹² Frank J. *Mémoires biographiques de Jean-Pierre Frank et de Joseph Frank son fils, rédigés par ce dernier*. Leipzig; 1848.
- ¹³ Kaczkowski C. *Dissertatio inauguralis medico-practica de plicae Polonicae in variis, praeter pilos, corporis humani partes vi et effectu*. Vilnae: typis Josephi Zawadzki Universit. typographi; 1821.
- ¹⁴ Kondratas RA. Joseph Frank (1771–1842) and the Development of Clinical Medicine. A Study of the Transformation of Medical Thought and Practice at the End of the Eighteenth and the Beginning of the Nineteenth Centuries. PhD Thesis. Harvard University, Massachusetts; 1977.
- ¹⁵ Sakalauskaitė-Juodeikienė E, Jatužis D. Nervous system disorders and mental diseases presented in “Memoirs” by Joseph Frank. *Neurologijos Seminarai* 2015;19:296-307.
- ¹⁶ *Polski słownik biograficzny, Tom XI*. Wrocław, Warszawa, Kraków: Skład narodowy imienia Ossolińskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk; 1965.
- ¹⁷ Triponienė D. *Prie Vilniaus medicinos draugijos versmės*. Vilnius: Vilniaus universiteto leidykla; 2012.
- ¹⁸ Beigel H. *The Human Hair: Its Structure, Growth Diseases and Their Treatment*. London: Henry Reinshaw; 1869.
- ¹⁹ Hartshorne H. *Essentials of the Principles and Practice of Medicine. A Handbook for Students and Practitioners*. 5th ed. Philadelphia: Henry C. Lea’s Son & Co.; 1881.
- ²⁰ Anonym. Plica polonica (News Items). *Saint Louis Med Surg J* 1882;43:562.
- ²¹ Wolff B. *Practical Dermatology. A Condensed Manual of Diseases of the Skin; Designed for the Use of Students and Practitioners of Medicine*. Chicago: Cleveland Press; 1906.
- ²² Garrison F. *An Introduction to the History of Medicine with Medical Chronology, Bibliographic Data and Test Questions*. Philadelphia, London: W. B. Saunders Company; 1913.
- ²³ Bristowe J. *A Treatise on the Theory and Practice of Medicine*. London: Smith, Elder & Co.; 1884.
- ²⁴ Jackson GT. *A Practical Treatise on the Diseases of the Hair and Scalp*. New York: E. B. Treat and Company; 1898.
- ²⁵ Fronczak F. Plica polonica. *Saint Louis Med Surg J* 1897;73:297-313.
- ²⁶ Fronczak F. Plica polonica. *Saint Louis Med Surg J* 1898;74:9-30.
- ²⁷ Pergament D. It’s not just hair: Historical and cultural considerations for an emerging technology. *Chic Kent Law Rev* 1999;75:41-59.
- ²⁸ Judges 16:11-22. *The Holy Bible*. New International Version. International Bible Society; 1984.
- ²⁹ *International Statistical Classification of Diseases and Related Health Problems, 10th Revision, Version 2016*. Available from: <http://www.who.int/classifications/icd10/browse/2016/en>. [Last accessed on 2017 Jul 12].
- ³⁰ Simpson MH, Mullins JF. Plica neuropathica. Report of a case. *Arch Dermatol* 1969;100:457-8.
- ³¹ Khare AK. Plica neuropathica. *Indian J Dermatol Venereol Leprol* 1985;51:178-9.
- ³² Pavithran K. Plica neuropathica causing traction alopecia. *Indian J Dermatol Venereol Leprol* 1990;56:141-2.

Les lettres de Saint-Pétersbourg de L.H. Bojanus

Piotr Daszkiewicz et Philippe Edel

Les lettres et les écrits de Louis Henri Bojanus (1776-1827) sont aujourd'hui disséminés à travers plusieurs pays et archives. En cherchant les traces et les souvenirs liés à l'édition de son ouvrage majeur, *Anatome testudinis Europaeae*, nous avons découvert l'existence des lettres conservées dans les archives de l'Académie des sciences de Russie à Saint-Pétersbourg. En 1812, à l'approche de la Grande armée de Napoléon qui entamait sa campagne de Russie, Bojanus – comme la plupart des professeurs de l'université – quitta Vilnius et partit se réfugier à Saint-Pétersbourg. Il y resta deux ans, avant de ne revenir à Vilnius qu'en 1814. Dans la capitale impériale russe, il retrouva son frère Charles qui y travaillait comme représentant de commerce. Durant ce séjour, il créa des liens personnels avec les cercles scientifiques de la ville impériale, avec lesquels il restera en contact à son retour en Lituanie. De plus, la nécessité de multiples démarches administratives pour son travail, dans un pays aussi bureaucraté que la Russie, obligeait Bojanus à entretenir de nombreux liens avec la capitale. Il nous semblait ainsi d'autant plus important de connaître le contenu des lettres de Bojanus conservées dans cette ville que, jusqu'à présent, aucun historien des sciences ni biographe de Bojanus n'avait pas eu l'occasion de les étudier. Grâce à l'aimable aide d'Anastasia Fedotova, de l'Institut d'histoire des sciences et des techniques de l'Académie des sciences de Russie, nous avons pu obtenir copie de cette correspondance, soit 22 lettres totalisant 64 pages, écrites en allemand gothique, dont la transcription et la traduction en français furent réalisées par Jean-Michel Wendling.

La correspondance couvre la période entre mai 1814 et février 1823. Elle constitue un important témoignage de la vie et de l'œuvre de ce grand savant. Elle nous livre de nombreux détails sur la préparation de l'ouvrage sur les cistudes et d'autres travaux scientifiques. Dans la lettre envoyée de Vilnius le 23 novembre 1818 et destinée à une personne non identifiée que Bojanus nomme « *ami et protecteur* » en le remerciant de son encouragement dans son travail, il l'informe que l'ouvrage devrait être achevé au bout de trois ans. Il devrait comprendre 50 planches in folio qui seront livrées en trois tomes, chacun formant un ensemble indépendant. Le texte sera rédigé en latin, les planches gravées sur cuivre. Bojanus annonce qu'il est sur le point de terminer la première livraison qui comprendra 14 planches. Il se propose de joindre une 15^e planche extraite de la livraison suivante qu'il pourra ainsi présenter brièvement et qui pourra servir de prospectus. Il évoque aussi l'achat de cuivre et de

papier dont son frère se charge. L'impression de la première livraison pourrait être terminée au mois de mars de l'année suivante (1819). Ainsi nous connaissons les étapes de la progression de son travail sur l'anatomie de la cistude. Le 24 juillet 1819, il annonce la première livraison destinée au tsar. C'est son frère qui fut chargé de transmettre l'ouvrage au monarque.

Cependant, lors du voyage d'Alexandre I^{er} à Vilnius en septembre 1819, Bojanus n'avait pas encore achevé l'exemplaire qui lui est destiné. Il le lui envoya plus tard. Pourtant, notons que Bojanus rencontra le tsar personnellement lors du bal donné par le gouverneur général. Il s'était préparé à lui faire découvrir la collection naturaliste qu'il avait constituée *ex nihilo* et dont il écrit qu'elle atteignait 1 200 objets. Il s'agissait probablement de pièces d'ostéologie et de vers parasitaires. Par ailleurs, dans une lettre du 6 mars 1822, Bojanus déclare chercher des os de jeune chameau, nécessaires pour ses travaux anatomiques. Or, si Fedorowicz signale dans sa monographie consacrée à Bojanus que celui-ci est devenu le conservateur de la collection zoologique de l'université en 1823, soit après le départ à la retraite de son collègue Stanisław Bonifacy Jundziłł, et qu'il souligne que celle-ci comptait, en 1823, 1 653 objets dont 144 vers parasitaires (ce qui en faisait la première collection dans tout l'empire russe), nous pouvons affirmer, grâce aux lettres de Bojanus, qu'il commença à constituer une collection zoologique bien avant d'obtenir ce poste de conservateur.

Parmi les détails que nous apprenons de la correspondance de Bojanus, l'un nous semble particulièrement intéressant. L'inventaire bibliographique et scientifique des exemplaires de *Anatome testudinis Europaeae* que nous menons depuis plusieurs années sous le parrainage du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), a bien montré l'existence de plusieurs versions de ce livre. Dont une version « de luxe » ! Concernant le papier utilisé, Bojanus évoque même du vélin fin (édition de luxe) et du vélin ordinaire (édition intermédiaire) par rapport à du papier d'impression (édition ordinaire). Par ailleurs, le texte que l'éditeur naturaliste Lorenz Oken fit insérer dans son périodique encyclopédiste *Isis* en 1819 précise bien que l'édition de luxe comporte également des eaux-fortes, c'est-à-dire des gravures en couleurs. Donc, les exemplaires comportant des planches en couleurs ne sont pas des exceptions individuelles mais font bien partie d'une édition spécifique, celle dite « de luxe ».

Dans sa correspondance, Bojanus cite cette édition : un des exemplaires était destiné au tsar et plusieurs autres aux dignitaires de l'administration impériale, dont le ministre de l'Instruction publique et le comte Nikolaï Petrovitch Roumiantsev, chancelier d'État et grand soutien des naturalistes. Dans la lettre du 22 septembre 1819, le savant annonce un envoi de deux exemplaires de l'ouvrage « sur vélin de Russie », mais aussi d'exemplaires sur papier ordinaire dont seules les gravures sont également imprimées sur vélin.

Nous apprenons aussi des détails sur le prix des diverses éditions : « *Le prix de l'exemplaire de luxe est de 105 roubles, celui sur vélin de Russie avec gravures sur vélin d'Angleterre 60 roubles, celui sur papier avec gravures sur vélin 50 roubles. Le libraire a 10 pour cent de remise. Ce sont des prix élevés mais chaque exemplaire me revient à 15 roubles d'argent* ». Et à 25 roubles d'argent pour un exemplaire de luxe, précise-t-il dans une autre missive. Les problèmes financiers liés à l'édition de cet ouvrage sont bien connus des historiens des sciences. Dans cette lettre du 22 septembre, Bojanus signale qu'il n'a pas fait relier l'exemplaire destiné au ministre faute de moyens financiers, chaque exemplaire de luxe lui revenant à 25 roubles et les exemplaires ordinaires sur papier à 15 roubles. Dans une autre lettre, il évoque ses dettes. Il espérait obtenir un soutien de la part de l'empereur dans une entreprise qui lui a déjà coûté 800 ducats, c'est-à-dire « *plus que ce que je possède* ». En cas de subvention, il souhaiterait remettre l'argent à son frère auquel il devait environ 4000 roubles.

Dans une autre missive, Bojanus déclare attendre les réactions des amateurs quoiqu'il pense que le nombre de lecteurs éclairés ne doit pas être supérieur à dix.

Les lettres montrent également l'implication de Bojanus dans la vie et l'organisation de l'église protestante à Vilnius, sa volonté d'intervenir dans le choix des dirigeants du consistoire protestant, l'aide qu'il a donnée aux amis en difficulté, mais aussi ses intérêts de recherche scientifique. Le 7 janvier 1822, il écrit en avoir fini avec ses travaux sur la cistude et vouloir commencer des études d'autres os, et plus particulièrement les fossiles. Ces lettres sont donc une intéressante et importante contribution à la biographie de L.H. Bojanus et à l'histoire des sciences naturelles au début du XIX^e siècle, et plus particulièrement pour l'histoire de l'édition de son œuvre magistrale *Anatome testudinis Europaeae*.



M.K. Čiurlionis, *Allegro (Sonate des Pyramides)*, tempera sur papier, 1909

Giedrė Kazlauskaitė, poétesse et poèmes

Eglė Kačkutė

Née en 1980, Giedrė Kazlauskaitė est poétesse, publiciste, critique littéraire et éditrice en chef de la revue culturelle *Šiaurės Atėnai* (Athènes du Nord). Elle a publié le recueil de nouvelles *Sudie, mokykla* (Adieu l'école) et quatre recueils de poèmes, dont trois furent primés. Son deuxième recueil, *Meninos* (Ménines) aborde entre autres le thème de l'homosexualité féminine et a remporté le prix Jurga Ivanauskaitė, décerné pour son courage créatif.



Giedrė Kazlauskaitė

La voix poétique de Kazlauskaitė a une tonalité originale dans la poésie lituanienne, celle d'une femme intellectuelle, mère et lesbienne. Dans le recueil *Singerstrraum* (2016) qui reçut le Prix du livre le plus créatif de l'année décerné par l'Institut de la littérature et des traditions de Lituanie – et dont les deux poèmes présentés ci-après sont tirés – la représentation de la mémoire historique et culturelle (notamment celle liée à l'histoire des Juifs lituaniens, longtemps oubliée) se mêle à celle traditionnelle des femmes (notamment par la couture). Sa poésie est narrative, basée sur un récit et portée par des vers libres, mais suit néanmoins un rythme interne subtil. Giedrė Kazlauskaitė est sans doute une des voix poétiques les plus intéressantes en ce moment en Lituanie.

Poèmes traduits par Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis

Note de l'éditeur : Si l'appellation Jérusalem du Nord fait aujourd'hui référence à l'importante minorité juive qui habita Vilnius par le passé, elle est initialement due à Napoléon Bonaparte, qui, lors de son passage à Vilnius en 1812, se référa à la profusion de confessions pratiquées dans la ville, lui rappelant celles de Jérusalem où il séjourna en 1799 lors de la campagne d'Égypte (cf. Laimonas Briedis, *Vilnius, City of Strangers*, Baltos Lankos, Vilnius, 2008). Quant à Athènes du Nord, le nom a été emprunté à une vision du poète Oscar Milosz par la revue éponyme lors de sa création en 1990 par un groupe d'intellectuels lituaniens regroupés autour de Sigitas Geda, Saulius Šaltenis et Arvydas Juozaitis (cf. Tomas Vaiseta, « The Athens of the North », dans : *Imagining Lithuania. 100 Years. 100 Visions*, Vilnius, 2018).

Bibliotekos laiptai

Nemigos valandomis
bandydavau įsivaizduoti butelius,
kuriuos teko išgerti.

Rikiuojami jie netilpdavo į kambarį,
tad eidavau miegot į balkoną.

Suimdavo didelė mirties baimė,
kad tiek ilgai gyvenu,
o produkto jokio, vien nuostoliai.

Visuomet norėjau būti siuvėja –
toks meditatyvus darbas, mintimis
gali rašyti romana.

Turėjau siuvančių draugių –
jos tokios originalios atrodė, tačiau
siandien
jau nebenorėčiau tokia būti.

Vis dėlto tebegirdžiu siuvasiosios
klapsėjimą;
tebeslysta stori ir ploni sapnų
audiniai
pro šerpetotus pirštus.

Viskas, kitose knygoje,
jeigu tokių dar bus –
jokių mamų, jokių psichoterapeutų.

O rytais į biblioteką rinkdavosi
doktorantės paklaikusiomis akimis,
darželiuose palikusios verkiančius
vaikus.

Lipdavau laiptais, kuriems kokie
keturi šimtai metų,
ir melsdavausi; štai ir aš, amžina
doktorantė.

L'escalier de la bibliothèque

Aux heures d'insomnie
j'essayais de me figurer les bouteilles
qu'il m'arrivait de boire.

Rangées elles ne tenaient pas dans la chambre,
alors j'allais dormir sur le balcon.

Une peur immense de la mort me prenait
à l'idée que je vis depuis si longtemps
sans rien produire, que des dégâts

J'ai toujours voulu être couturière
quel métier contemplatif, dans ta tête
tu peux écrire un roman.

J'avais des amies qui savaient coudre –
elles paraissaient si originales, aujourd'hui
pourtant
je ne voudrais plus être comme elles.

Néanmoins j'entends encore cliqueter la machine
à coudre :
les tissus épais et minces des songes glissent
toujours
sous les doigts pleins de barbes d'étoffe.

Un point c'est tout, dans d'autres livres,
s'il y en a encore de pareils
il n'y aura ni mamans, ni psychothérapeutes

Et le matin dans la bibliothèque se retrouvaient
les doctorantes au regard hébété
ayant laissé dans les jardins d'enfants leurs petits
en pleurs.

Je montais l'escalier, vieux de quelque
quatre cents ans,
et je priais ; et me voici, éternelle
doctorante.

Viešpatie, ačiū tau, kad nesu kaip
sie žmonės – gražūs, padorūs, geri;
kad nežinia kieno (nejau tavo?)
rūpesčiu negimiau tvarkingoje šeimoje.

Kad šiais laiptais lipa tik amžini,
kad butelių skaičius niekam
nežinomas.

Kad balkone, kuriame miegu,
nakčia sakiniai iš romano man
klapsi.

It vaikystėj supuos ant medinės
pakojos,
metalinį ratą vairuodama.

Net jeigu niekad jo nerašysiu –
būsiu įsiuvus bent užtrauktuką.

Šitais laiptais sukuosi ir sukuosi
aplink nežinomą ašį –
siūlėmis, kurios pergyvens
kraujagysles.

Seigneur, je te remercie de ne pas être
comme ces gens-là – beaux, convenables, gentils
que par on ne sait quelle grâce (la tienne peut-être?)
je ne sois pas née dans une famille rangée.

Que cet escalier ne soit gravi que par les éternels,
que personne ne connaisse le nombre des
bouteilles.

Que sur le balcon où je dors,
la nuit des phrases de roman me cliquent aux
oreilles.

Comme dans l'enfance je me balance sur une
béquille de bois,
faisant tourner un cerceau de métal.

Même si jamais je n'écrirai ce roman –
j'aurai au moins cousu une fermeture éclair.

Sur cet escalier je tourne et tourne encore
autour d'un axe inconnu –
m'aidant de fils à la vie plus longue que mes
veines.

Pokalbis su Vilniaus Gaonu

Kiekviną dieną galvoju, ką dèsiu į laikraštį
kai įvyks techniloginè krizè ir tinklai sprogs vienas nuo kito;
kai jaunimas, kaip visad, nemokès rašyti,
kai poezija tariamai išnyks,
kai gimtoji kalba, pedagogų siaubui, asimiliuosis su anglų ar kinų;
kai nebeliks piešiančiųjų ranka (nes galbūt neliks ir rankų),
kai niekas nebeskaitys popierinių knygų nei laikraščių –
gąsdina, nebeaug medžiai.

Tu, Vilniaus Gaone, sakei,
dèl kiekvieno tuščio žodžio
teks kentèti nuo pasaulio pradžios iki galo.
Taip ir įvyko, kiekvieną dieną jie panages bado
įkaitintom adatom; Mėšinių gatvėje,
kuri aimanuoja žydų vaikų balsais,
ten, kur dabar mūsų redakcija, kadaise
veikiausiai švytravo gerai išgaląsti peiliai.

Jie tebesmogia žodžiais. Šiaurès Atėnais
(taip vadinasi laikrastis) pravardžiuojamas mūsų miestas,
kuriame tapatybėmis lyg skydais
daužome vieni kitus, užuot parodę
kas anapus jos – tapatybès.

Kiekviną dieną galvoju, ką dèsiu į laikraštį
po Akropolio (o gal Arkikatedros?) emblema;
ar gatvès vis dar suskirstytos ir atidalintos,
ar kas nors įstengtų manyje, svetimkūnėje,
sunaikinti getą? Ne, jeigu jau grumiamès Agoros
ir geto stovyklose, ne taip paprasta bus
Šiaurès Atėnams prieš Šiaurès Jeruzalę.

Tu, Vilniaus Gaone, sakei, aistras reikia
ne užgniaužti, o sukilinti.
Tačiau ką daryti, jei nebeaug medžiai?
Jeigu poezija išnyks?..
Kai jaunimas vis dar nemokès rašyti,
o mitų kalba asimiliuosis su Kabala?

Kai akmenys rankomis bus išlupti
iš gatvès grindinio ir sumėtyti
į Babilono upę.

Atsakyk man, besižegnojančiai ties miesto vartais,
kuriuos tavieji vadino gèdos stulpais.

Conversation avec le Gaon de Vilnius

Chaque jour je pense à ce que je vais mettre dans le journal
quand aura lieu la crise technologique et que les réseaux exploseront l'un après l'autre ;
quand la jeunesse, comme toujours, ne saura plus écrire,
quand la poésie sera censée disparaître,
quand la langue natale, à l'effroi des pédagogues, s'assimilera à l'anglais ou au chinois ;
quand auront disparu ceux qui dessinent à la main (parce que peut-être il ne restera
plus de mains),
quand personne ne lira plus de livres ni de journaux version papier –
cela fait peur, les arbres ne pousseront plus.

Toi, le Gaon de Vilnius, tu as dit
que pour toute parole creuse
il faudra souffrir de l'origine du monde jusqu'à sa fin.
C'est cela qui est arrivé, chaque jour ils percent les ongles
avec des aiguilles rougies au feu ; dans la rue des Boucheries
qui retentit des voix d'enfants juifs,
là où siège maintenant notre rédaction, autrefois
probablement les couteaux bien aiguisés faisaient des moulinets.

Ils continuent à frapper avec des mots. L'Athènes du Nord
(comme se nomme notre journal) est aussi le surnom de notre ville
où, nous servant d'identités comme de boucliers
nous nous battons les uns contre les autres, au lieu de montrer
ce qu'il y a au-delà de l'identité.

Chaque jour je pense à ce que je vais mettre dans le journal
sous l'emblème de l'Acropole (ou peut-être de la Cathédrale ?) ;
est-ce que les rues sont toujours divisées et quadrillées
est-ce que quelqu'un pourrait en moi, dans un corps étranger,
anéantir le ghetto ? Non, si déjà nous combattons dans les camps de l'Agora
et du ghetto, ce ne sera pas simple
pour l'Athènes du Nord contre la Jérusalem du Nord.

Toi, le Gaon de Vilnius, tu as dit que les passions
ne doivent pas être réprimées, mais ennoblies.
Pourtant que faire, si les arbres ne poussent plus ?
Si la poésie disparaît ?
Quand la jeunesse ne saura plus écrire
et que la langue des mythes s'assimilera à la Kabbale ?

Quand les pierres seront arrachées à la main
au pavement de la rue et jetées
dans la rivière de Babylone.

Réponds-moi, moi qui me signe encore près de la Porte de la ville,
que les tiens appelaient les piliers de la honte.

Turinys

Apie M.K. Čiurlionį ir karalių pasaką

Danutė Gruzdienė, M.K. Čiurlionio rinkinių skyriaus saugotoja, Nacionalinio M.K. Čiurlionio dailės muziejaus, Kaunas

Nepraradę vilties: Lietuvos diplomatinė tarnyba (1940-1991)

Asta Petraitytė-Briedienė, Istorijos mokslų daktarė, Lietuvių išėivijos institutas, Vytauto Didžiojo universitetas, Kaunas

Robert Redslob (1882-1962) ir « jaunas, entuziastingas ir gilias sveikas » Baltų dvasingumas

Philippe Edel, Elzaso-Lietuvos istorijos bendrija, Strasbūras

Plica polonica, nuo nacionalinio maro iki ligos mirties 19 a. Vilniuje

Eglė Sakalauskaitė-Juodeikienė, Dalius Jatuzis, Saulius Kaubrys, Vilniaus universiteto tyrėjai

L.H. Bojanuso laišakai iš Sankt Peterburgo

Piotr Daszkiewicz, mokslo istorikas, Nacionalinis gamtos istorijos muziejus, Paryžius

Giedrė Kazlauskaitė, poetė ir eilėraščiai

Pristato Eglė Kačkutė

Bibliotekos laiptai / Pokalbis su Vilniaus Gaonu

Eilėraščius vertė Jean-Claude Lefebvre ir Liudmila Edel-Matuolis

Summary

On Mikalojus Konstantintas Čiurlionis and Fairytale of Kings

Danutė Gruzdienė, curator, National M.K. Čiurlionis Art Museum, Kaunas

Hopeful Despite the Odds : Lithuanian Diplomatic Service (1940-1991)

Asta Petraitytė-Briedienė, PhD in History, Lithuanian Diaspora Institute, Vytautas Magnus University, Kaunas

Robert Redslob (1882-1962) and the « young, enthusiastic and profoundly sane spirituality » of the Balts

Philippe Edel, Alsace-Lithuania History Circle, Strasbourg

Plica polonica: from national plague to the death of the disease in the nineteenth century Vilnius

Eglė Sakalauskaitė-Juodeikienė, Dalius Jatuzis, Saulius Kaubrys, Researchers, Vilnius University

L.H. Bojanus Letters from Saint Petersburg

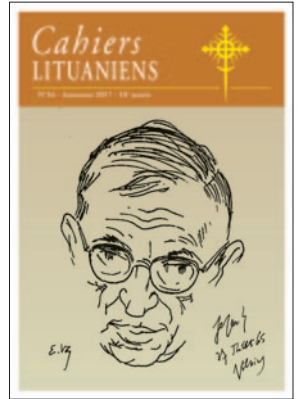
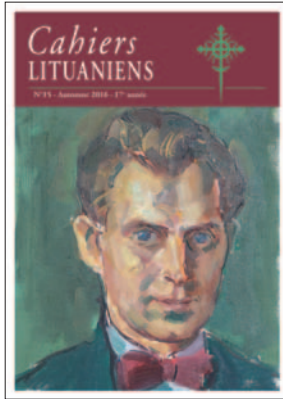
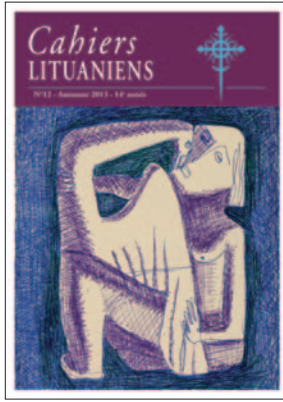
Piotr Daszkiewicz, science historian, National Museum of Natural History, Paris

Giedrė Kazlauskaitė, poet and poems

Introduction by Eglė Kačkutė

Library staircase / Conversation with the Gaon of Vilnius

Poems translated by Jean-Claude Lefebvre and Liudmila Edel-Matuolis



Cahiers
LITUANIENS
Cercle d'histoire Alsace-Lorraine

www.cahiers-lituniens.org



N° ISSN 1298-0021